NUMÉRO 118
Illinois U Library
8 NOVEMBRE 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THEATRE de la RENAISSANCE

Directeur Jean Darcante

Jean Darcante et Raymond Rouleau présentent

Anna Karénine

Pièce en 2 actes et 17 tableaux
écrite et mise en scène par
RAYMOND ROULEAU
d'après le roman de
LEON TOLSTOÏ
décors et costumes de
LILA DE NOBILI

Tous les soirs à 21h. (sauf Mardi) _ Dimanches et Fêtes à 15h.
Location de 11 à 18 h. au Théâtre 20 Bd St Martin. Bot. 18-50 et dans les Agences

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le chef de la police. Le chef de gare.
Le chirurgien. Le greffier.

Vronski. Anna.

Vronski. Anna. La Princesse. Karénine.

1 LE GREFFIER. — *Elle s'est jetée au-[dessous] d'un wagon qui avançait à sa hau[teur].* (Ier TABLEAU.)

2 ANNA. — *On ne se jette pas sous un[e voiture] pour si peu.* (IIe TABLEAU.)

3 KARÉNINE. — *Les femmes ont des juge[ments] rapides qu'elles appellent de l'intu[ition].* (IIe TABLEAU.)

4 ANNA. — *Laisse tes mains, c'est tel[lement] désagréable.* (IIIe TABLEAU.)

5 ANNA. — *Tu m'apportes la vie.* (VIIe TA[BLEAU.])

Karénine. Anna.

Anna. Vronski.

ANNA KARÉNINE

Adaptation théâtrale en 2 actes et
17 tableaux de RAYMOND ROULEAU

d'après le roman de
LÉON TOLSTOÏ

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre de la RENAISSANCE le 21 Avril 1952, dans une mise en scène de RAYMOND ROULEAU et un décor de LILA DE NOBILI.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Raymond ROULEAU.

Supplément au N° 369 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Le Chef de la police ..... *Henri GAULTIER*
Le Chirurgien ..... *Gilles QUEANT*
Le Greffier ..... *Marcel ARNAL*
Le Chef de gare ..... *Pierre LE RUMEUR*
Vassia ..... *Emilio CARRER*
Anna Karénine ..... *Françoise LUGAGNE*
Alexis Vronski ..... *Yves VINCENT*
Comtesse Miaghioï ..... *Monique BRASSEUR*
Dolly Oblonski ..... *Pascale de BOISSAN*
La princesse Betsy Tsverkoï ..... *Françoise PREVOST*
Touchkievitch ..... *Jean BERGER*
Mme Kartassoff ..... *Denise EMILFORK*
L'Ambassadeur d'Autriche ..... *Henri GAULTIER*
Le prince Kedrov ..... *Henri CHEVRIGNY*
La comtesse Lydie ..... *Jacqueline CHAMBORD*
Le Valet de pied ..... *René COLIN*
Alexis Karénine ..... *Gérard OURY*
Mitia ..... *Gilles QUEANT*
Un Monsieur ..... *Pierre LE RUMEUR*
Le Secrétaire ..... *Marcel ARNAL*
Annouchka ..... *Huguette MORIER*
Stiva Oblonski ..... *Yves BRAINVILLE*
Un Serviteur ..... *Pierre LE RUMEUR*
Le petit Serge ..... *Jean-Pierre MAURIN*
M. Kartassoff ..... *Marcel ARNAL*

★

DÉCOR

Il n'y a pas de décors proprement dits, mais des éléments, des fragments de décor qui viennent s'inscrire tour à tour suivant les nécessités de l'action, dans un circulaire composé de plusieurs tulles et d'où les personnages apparaissent et disparaissent. L'action se passe en Russie, en 1871.

★

ACTE PREMIER

gare

C'est la nuit. Une musique large se fait entendre. Cependant que, mêlées à elle, des voix crient parfois, à peine perceptibles à des distances différentes : « ...Anna Karénine... Anna Karénine... » Un point rouge se balance et d'autres feux, ceux d'une petite gare, brillent dans l'obscurité. La lumière monte peu à peu. Nous distinguons maintenant la silhouette d'un employé qui balance sa lanterne, signal d'arrêt pour un train qui va entrer en gare. Nous commençons à entendre ce train, il se rapproche, passe à grand fracas, enveloppe la scène de fumée et dans cette fumée apparaît une cabane de garde-voies dans laquelle brûle une forte lampe, qui jette une lumière crue sur le corps d'une femme allongée au milieu de la pièce. Une vieille couverture recouvre presque entièrement la morte ; sa tête pend, les yeux tournés vers nous ; ses longs cheveux dénoués traînent sur le sol. Autour d'elle sont groupés quatre ou cinq personnages. L'un d'eux est assis à une petite table et il écrit.

L'Inspecteur Général. — Eh bien, mes-irs... l'enquête est terminée. Vous allez céder ici, docteur ?

Le Chirurgien. — Avec votre permission, nsieur l'Inspecteur général.

L'Inspecteur Général. — Personnellement, n'ai rien à dire, sauf que vous ne verrez ais assez clair...

Le Chirurgien. — J'ai tout ce qu'il faut c moi.

On entend plusieurs sifflets de train.

L'Inspecteur Général. — Comme vous drez !

Le Chirurgien. — Je vous remercie.

L'Inspecteur Général. — Nous allons bord lire le constat. *(Au greffier :)* Nous s écoutons... Asseyez-vous, docteur.

Le Greffier, *lisant.* — « Dans la nuit du 6 au 7 juillet 1871, nous, Igor Iachvine, inspecteur en chef de la police d'Isnaïa, avons été appelé à la gare de Bologovo pour enquêter sur les faits suivants : vers dix heures du soir, une femme correctement vêtue, jeune, dans un grand état de prostration, et qui, après avoir montré des signes d'agitation... »

L'Inspecteur Général. — Non, pardon... elle ne pouvait être à la fois prostrée et agitée.

Le Chef de gare. — C'était assez ça, monsieur l'Inspecteur général... D'où j'étais, je la voyais bien... Elle était assise la plupart du temps, la tête entre ses mains et puis elle se levait d'un seul coup et elle regardait comme si elle attendait quelqu'un, puis elle se laissait retomber comme si elle était saoûle... Moi, un moment, je l'ai cru...

L'Inspecteur Général. — L'autopsie nous le dira... En attendant, mettez que : « A certains moments, par contre, elle donnait des signes etc... etc... »

Le Greffier, *en corrigeant.* — Oui, c'est ce que je pensais... « S'est ensuite dirigée, comme apaisée, vers un petit escalier qui surplombe la voie 4, sur laquelle un train de marchandises avançait lentement. L'inconnue s'est brusquement penchée en avant, mais gênée, semble-t-il, par un sac de voyage qu'elle tenait à la main et qui n'a pas encore été retrouvé, a laissé tomber le dit sac sur le quai et après s'être signée furtivement, s'est jetée sur la voie au-devant d'un wagon qui avançait à sa hauteur. Au cri déchirant poussé par la malheureuse, les témoins sont parvenus à faire stopper le convoi... »

Le Chef de gare. — En moins de deux minutes, monsieur l'Inspecteur... C'est un tour de force !

L'Inspecteur Général. — Je vous en félicite... *(Au greffier :)* Continuez...

Le Greffier. — « ...Mais malgré tous leurs efforts, ils ne purent en dégageant la désespérée, que constater que la mort avait fait son œuvre. Les faits ne laissant place à aucun

doute, nous avons autorisé le docteur Vikévitch... » *(S'adressant au chirurgien :)* V ou W ?

LE CHIRURGIEN. — W... Je suis d'origine polonaise...

LE GREFFIER. — Ah ? Parfaitement, docteur ! « ...à procéder, par autopsie, à l'examen médico-légal. En foi de quoi, nous avons apposé nos signatures... »

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL, *l'interrompant.* — C'est très clair et la forme est excellente, comme toujours avec vous.

LE GREFFIER, *s'inclinant un peu.* — Merci, monsieur l'Inspecteur général...

Un employé de chemin de fer paraît et remet un petit sac au chef de gare.

LE CHEF DE GARE. — Pardon, messieurs... On vient de retrouver le sac de la victime.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Merci, voilà qui va peut-être nous apporter quelque lumière...

LE GREFFIER, *il ouvre le sac.* — ...Il n'y a pas de serrure... *(Il en sort différents objets.)* Un petit nécessaire de voyage... sans initiales... Une miniature... un petit garçon... huit ans, neuf ans environ... *(Il regarde au dos)*... *(Lisant :)* « A ma chère maman, pour son anniversaire, son fils qui l'aime. Serge. 14 décembre 1870 »... Dans un coin du cadre, une mèche de cheveux châtains très fins... des cheveux d'enfant...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Montrez ! Il est joli... Les cheveux de sa mère...

LE GREFFIER, *sortant un livre du sac.* — Un livre. *(Lisant le titre :)* « La poésie des enfers »...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Curieux titre ! Je ne vois pas comment on peut accommoder l'idée de l'enfer à celle de la poésie.

LE CHIRURGIEN. — C'est un paradoxe.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Oui, un de ces auteurs du jour. Qui est-ce ?

LE GREFFIER. — Duc de Lille.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Connais pas... En tous cas si les enfers sont poétiques, elle doit le savoir maintenant.

LE JEUNE MOUJIK, *d'un ton rogue.* — Ce n'est pas sûr.

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL, *se retournant et regardant l'homme qui, jusqu'ici, avait assisté à l'entretien sans bouger dans un coin sombre de la pièce.* — Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

LE CHEF DE GARE, *s'adressant au moujik.* — Tu pourrais te lever quand on te parle... *(A l'Inspecteur :)* C'est Vassia, monsieur l'Inspecteur général, un domestique de ferme, il était sur le quai...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL, *au greffier.* — Poursuivez...

LE GREFFIER. — C'est tout. Nous ne sommes pas plus avancés...

L'INSPECTEUR GÉNÉRAL. — Bon ! Eh bien ! c'est fini pour l'instant. *(Se tournant vers le chirurgien :)* Ma tâche est terminée, docteur, je vous laisse à la vôtre. Vous voudrez bien m'apporter vos conclusions demain matin bureaux de la Police générale. Bon messieurs.

Il sort. Le chef de gare et le greffie lèvent et sortent également. Le chirur commence à déballer sa trousse et sortir les instruments. Le jeune mo ne bouge pas.

LE JEUNE MOUJIK. — Qu'est-ce que vous lui faire ?

LE CHIRURGIEN. — Pas grand ch Quelques recherches...

LE JEUNE MOUJIK. — A quoi ça pe servir ? Elle est morte...

LE CHIRURGIEN. — Peut-être, un jou empêcher d'autres gens de mourir.

Un grand silence. On entend siffler train qui passe.

LE JEUNE MOUJIK. — Vous ne devriez faire ça : elle a été vivante. Elle s'est prom souvent dans la région en voiture... Elle sou sous sa petite ombrelle verte qui la re toute verte au soleil... Quand le temps était elle venait jusqu'à Koubatsk. Elle souriait.

LE CHIRURGIEN. — Vous l'avez connue ?

LE JEUNE MOUJIK. — Un peu, oui.

LE CHIRURGIEN. — Pourquoi ne l'avez pas dit aux enquêteurs ?

LE JEUNE MOUJIK. — Ça aurait servi à q Ce n'est pas leurs écritures ni votre fer qui lui rendront la vie... Elle ne bouge maintenant...

Il se signe.

LE CHIRURGIEN. — Votre devoir est de ce que vous savez sur elle.

LE JEUNE MOUJIK. — C'est leur métier. se débrouillent. Je n'aime pas la police, Et puis, le petit Serge apprendra bien asse la vérité... Et d'autres aussi, à qui ça ne pas plaisir et qui se diront peut-être que avaient su... Un surtout...

LE CHIRURGIEN. — Qui ?

LE JEUNE MOUJIK. — Son mari... Un J'ai été cocher chez eux pendant un Pétersbourg... Ils m'avaient fait venir Koubatsk pour m'occuper des chevaux. s'appelait M^me^ Karénine... Anna Karénine... *lumière commence à descendre doucemen* y a deux ans, je travaillais dans la région. ici dans cette même gare qu'elle a renc l'homme d'où lui sont venus tous ses malhe *(La scène est presque complètement obsc* J'étais sur le quai. Elle était descendue du qui arrivait de Moscou et qui s'arrêtait une halte de cinq minutes. Le chef bala sa lanterne.

Obscurité, sauf un feu rouge qui se ba On entend arriver un train. A ce grandissant se mêle la même mu qu'au lever du rideau. La neige t On aperçoit de nouveau la silhoue l'employé qui agite sa lanterne.

rencontre.

Des voyageurs qui attendaient le train montent sur la passerelle, de petites lampes à pétrole à la main. On entend le train qui entre en gare avec fracas, une abondante fumée envahit la scène, cependant que les reflets du foyer de la locomotive et les lumières des wagons passent sur les visages des voyageurs.

VOIX DIVERSES. — Cinq minutes d'arrêt... portez la dépêche... Par ici... Le numéro 28, vous plaît ?... Non, ici ce sont les premières sses... Dépêche-toi, Catherine... Elle va nous re manquer le train... La correspondance ?... st la correspondance pour Pétersbourg... Qui es billets ?... Sonia, Sonia...

Puis quelques voyageurs descendent du train et traversent la passerelle, guidés par un employé tenant une lanterne. L'un d'eux fait les cent pas en allumant une cigarette. On entend la vapeur de la locomotive à l'arrêt et les bruits des moujiks qui tapent sur les boggies avec leurs marteaux. Derrière la morte, et comme si elle sortait du mur de la cabane, Anna Karénine paraît. Elle se promène, elle aussi, enveloppée dans un grand manteau de fourrure. Un thème musical très doux l'accompagne. Elle revient sur ses pas. Brusquement un homme surgit de l'ombre. C'est un officier en tenue de voyage, képi, cape, bottes, gants de fourrure. Anna sursaute en l'apercevant. Elle recule de deux pas. Il s'approche, la main à la visière. Anna se détourne. La musique a souligné leur rencontre, et maintenant gronde en sourdine.

L'OFFICIER, *il est tout près d'Anna et reste peu derrière elle.* — Ne dites rien, je vous supplie, ou je n'aurai pas le courage... Il y deux jours que je suis dans ce train, que je us épie, que je vous attends, que je descends chaque halte avec la peur de vous parler, et vous perdre. Et maintenant c'est fait. Anna rénine, vous êtes perdue pour moi... Jamais, us ne me pardonnerez ce que je vais vous re... Je n'aurai rien de vous que votre image ns la buée du wagon, vos cils baissés, votre ain qui frottait la vitre, votre tête charmante craintive, un peu inclinée, puis tout à fait mobile. Pensive comme un portrait... Tout tre corps dans ces fourrures, là, comme vous es, si vivante dans tant d'immensité froide... us allez faire un pas en avant et ce sera fini. us irez vous rasseoir à votre place et moi à mienne. Le train repartira et vous saurez e je vous aime... et que je suis là, avec mon mense, mon terrible amour... Vous n'auriez à tourner la tête vers moi, un tout petit peu, ce serait une autre vie... Une vie qui se vore elle-même, comme le feu de cette achine, le feu qui la pousse en avant et la t voler sur les rails. Mais vous ne le faites s... Vous retournez à Karénine. C'est lui que vous rejoignez. Il vous serre, se sauve, vous emporte. *(Un long cri déchirant de locomotive.)* Le train repart... Vous êtes libre... Adieu...

Deuxième coup de sifflet. Anna ne bouge pas. Une fumée les enveloppe, dans laquelle ils disparaissent. La lumière est descendue. Seule une lanterne verte se balance dans la nuit. Une valse de Johan Strauss se fait entendre. Sur la passerelle et traversant la gare, un valet, perruque poudrée, bas de soie, gants blancs. Il tient un candélabre à cinq bougies allumées à la main. La lumière se rallume et un salon chez Betsy Tsverkoï apparaît...

Le salon de la princesse.

Un seul couple, très beau, danse. Au centre la maîtresse de maison et un groupe d'invités.

BETSY, *triomphant.* — Anna Karénine !... Anna Karénine !... Anna Karénine !...

TOUCHKIEVITCH. — Bravo !

BETSY. — Et lui, c'est Vronski, le comte Vronski... capitaine au 1er régiment de la Garde impériale !

TOUCHKIEVITCH. — C'est parfait... Je vous rends tous vos gages. *(Il remet à Betsy une écharpe, des gants, un sac.)* Maintenant, attention, troisième question... C'est la plus délicate. Ils viennent ici ce soir. Que signifie cette rencontre ? Où en sont-ils ?

Mme KARTASSOFF. — Je devinerais bien, mais je n'ai plus de gages...

TOUCHKIEVITCH. — N'imaginez pas, il faut déduire...

BETSY. — Ils se sont vus dix-huit fois, dites-vous ?

TOUCHKIEVITCH. — Presque tous les jours, mais en public.

L'AMBASSADEUR D'AUTRICHE. — Se parlaient-ils ?

TOUCHKIEVITCH. — Vronski a parlé d'abord... Elle écoutait.

PRINCE KEDROV. — Oui, avec les yeux. *(Rires.)* C'est bon signe.

TOUCHKIEVITCH. — De quoi lui parlait-il ?

Mme KARTASSOFF. — De son amour.

TOUCHKIEVITCH. — Jamais de son amour, chère madame Kartassoff. Anna ne l'aurait pas toléré. Gage !

Elle donne son gage à Touchkievitch.

KEDROV. — D'elle !

TOUCHKIEVITCH. — Bravo, Kedrov ! Il lui parlait d'elle, de sa vertu, de sa beauté inaccessible...

L'AMBASSADEUR. — Lui demandait-il de la revoir en privé ?

BETSY. — Mais non, monsieur l'Ambassadeur qui n'êtes pas d'ici. Je connais le comte. Il était là ! Où qu'elle aille, qu'elle dîne en ville ou à la campagne, qu'elle change un bal pour un autre, il était là...

KEDROV. — S'ils se sont vus dix-huit fois de suite, elle est amoureuse !

BETSY. — Erreur, Anna ne s'abandonne pas en trois semaines...

LA COMTESSE LYDIE. — Quel est son temps ?...

TOUCHKIEVITCH. — Gage !... La vertu d'Anna ne saurait être en cause. Alors... *où en sont-ils* ?... C'est elle qui lui a demandé de venir.

UN VALET DE PIED, *annonçant*. — Sénateur Mikaïlovitch Perline...

BETSY. — J'y suis. Il a eu l'habileté de rester deux jours sans la voir. Elle a pris peur... Les rôles sont renversés.

TOUCHKIEVITCH. — Félicitations, Betsy ! Ceci est donc la dix-neuvième entrevue et tout porte à croire que le capitaine va marquer un point. Mais Anna est si maîtresse d'elle-même. Ah ! Il faudrait, ce soir, pour précipiter les choses, un choc... une pression...

L'AMBASSADEUR. — Un choc ?

Mme KARTASSOFF. — La jalousie...

L'AMBASSADEUR. — Un choc ?

TOUCHKIEVITCH. — Ce serait formel.

LA COMTESSE. — J'ai ce qu'il vous faut. *(Elle sort une lettre de son poudrier)* Voici le ressort... l'ellipse... Ces quelques lignes écrites par Vronski à une autre feront gagner deux points à Vronski...

TOUCHKIEVITCH, *examinant la lettre*. — Elles sont de sa main ?

LA COMTESSE, *en souriant*. — Qui d'autre pourrait les avoir écrites...

TOUCHKIEVITCH. — C'est parfait... Vous pensez à tout... Alors, voici l'argument : ce soir, Anna arrivera la première naturellement et viendra l'attendre ici. C'est vous... *(Il désigne la comtesse :)* qui lui remettrez la lettre.

LA COMTESSE. — Je ferai en sorte qu'elle la lise devant moi.

TOUCHKIEVITCH. — Nous vous faisons confiance ! Je vous rends vos gages.

BETSY. — Voici Anna !

TOUCHKIEVITCH, *il rend ses gages à la comtesse*. — Eloignons les chaises, il faut qu'ils se parlent à l'oreille.

BETSY. — Pauvre Anna !... Bonne chance, Lydie.

LE VALET, *annonçant*. — Comte et comtesse Stéphane Arkadievitch Coulatsky... Son Excellence l'Ambassadeur de Perse...

Les invités et Betsy sortent en riant et en emportant toutes les chaises. Puis Anna, en grande robe du soir, entre. Elle est pensive. Elle va s'asseoir sur le canapé.

LA COMTESSE. — Non, ce n'est pas lui, c'est moi, seulement !... Bonsoir Anna !

ANNA. — Bonsoir, Lydie.

LA COMTESSE. — Quelle heure est-il, n'est-ce pas ? Ne soyez pas impatiente ; pour vous, c'est une heure pour rien. Une heure d'attente... Pour lui, l'essentiel de son mensonge, où il dira être allé... à l'Opéra, à un Conseil, à des affaires urgentes... Une heure pour rien... Cela peut être Kitty, par exemple...

ANNA, *à mi-voix*. — Kitty ?

LA COMTESSE. — Rassurez-vous. Kitty n'est pas ici. Elle est malade dans son lit à Moscou... Et vous, Anna, vous êtes heureuse ?

ANNA. — Très heureuse, pourquoi ?

LA COMTESSE. — Il y a tant de Kitty, il y a dans toutes les villes...

VOIX DU VALET DE PIED, *annonçant les inv*
— Son Excellence le Général-gouverneur Varsovie...

LA COMTESSE. — Celle dont nous parl c'est la fille du prince Chtcherbatzki. Pa petit, l'autre, mon cousin, le chauve... Il eu toute une idylle entre cette petite et c qui se fait attendre... Le saviez-vous ? On a prononcé le mot de fiançailles, on l'a m écrit...

VOIX DU VALET. — Général prince Galitzi

LA COMTESSE. — Puis brusquement, le d change, une autre femme surgit, s'interpo une femme dangereuse, inaccessible ; e futur s'émeut, s'éclipse, part en voyage Pétersbourg et la pauvre enfant de reste avec ses larmes et des lettres... Une surtou

ANNA, *doucement*. — Vous me l'appo n'est-ce pas ?

LA COMTESSE. — Pas moi, Annouchka, j suis pas chargée de vous briser le cœur...

ANNA. — Donnez-la moi, vite, elle brûle...

LA COMTESSE. — Seulement pour vous agréable... Un service entre amies...

Elle donne la lettre.

ANNA. — Je ne l'oublierai pas.

LA COMTESSE. — Il y est souvent ques d'amour... D'amour terrible, si j'ai b souvenance... Je vous laisse seule pour la

ANNA. — Lydie !

LA COMTESSE. — Oui ?

ANNA. — Vous êtes très malheureuse, n'e pas ?

LA COMTESSE. — Suffisamment. Bonsoir,

LE VALET. — Capitaine comte Alexis Ki vitch Vronski.

La comtesse Lydie sort. Anna consi une seconde la lettre, hésite à la puis, finalement, la dépose à côté d sur le canapé.

VOIX DU VALET. — Son Excellence le séna Nicolas Borisovitch Kazanine et Madame.

VRONSKI, *entrant rapidement*. — Ah, êtes là ! Je suis en retard. Pardonnez-moi, à l'Opéra j'étais placé à côté de mon gé qui adore la Maltchitchef. Il lui a fait recha tous ses airs... Je n'ai pu me sauver l'entr'acte.

ANNA. — Mais je ne vous fais a reproche ! Asseyez-vous.

VRONSKI. — Bonsoir !

ANNA. — Bonsoir...

VRONSKI. — Voilà pourquoi j'ai uniquement depuis hier. Pour vous ente me dire bonsoir... Comme vous l'avez bien

ANNA. — Oui...

VRONSKI. — Jamais aussi bien.

ANNA. — Les hommes sont perspicaces.

VRONSKI. — Peut-être vous êtes-vous rap chée de moi un tout petit peu, non ?

ANNA. — On m'y aurait aidée.

VRONSKI. — Mais je parle trop. Je vous ennuie.

ANNA. — Pas le moins du monde. J'aime vous entendre dire ce qui vous passe par la tête... Parlez-moi de départ, de fuite... Vous vous rappelez une nuit dans cette gare...

VRONSKI. — Je n'ai plus les mêmes raisons. Ce soir, vous m'écoutez. Vous êtes en face de moi.

ANNA. — Je vous écoutais.

VRONSKI. — Oui...

ANNA. — C'était confus... Il était question de feu, de machine, de votre force...

VRONSKI. — Je n'en ai plus.

ANNA. — Non. *(Un silence.)* Vous parliez aussi, je crois, d'amour terrible...

VRONSKI. — Si vous m'aviez fait taire, je me serais jeté sous les roues de votre wagon.

ANNA. — Non.

VRONSKI. — Je l'aurais fait.

ANNA. — Pas pour un caprice.

VRONSKI. — L'amour...

ANNA. — Pas l'amour ! C'est un langage d'homme du monde. On ne se jette pas sous un train pour si peu. C'est une si pauvre mort, une mort si solitaire. J'ai vu un homme comme cela, un ouvrier, dans une gare ; il était écrasé sur la voie et personne n'avait le courage d'aller à son secours...

VRONSKI. — Vous me connaissez mal, Anna. Je l'aurais fait. Je vous assure que je l'aurais fait.

ANNA. — Et Kitty ?

VRONSKI, *avec surprise.* — Kitty !

ANNA. — Kitty Chtcherbatzki... Comment l'avez-vous laissée ? Lui parliez-vous de votre amour terrible ?... Ne répondez pas, vous allez me faire votre premier mensonge.

VRONSKI. — Je ne suis rien pour Kitty.

ANNA. — Ce n'est pas ce que dit cette lettre, c'est donc elle qui ment. Une femme me l'a apportée, tout à l'heure, pour vous confondre, mais peut-être que je ne désire pas vous confondre et vous me croirez si je vous dis que je ne l'ai pas ouverte. *(Elle déchire la lettre.)* Qu'est-ce que ça peut me faire puisque nous ne nous verrons plus. Nous ne nous verrons plus, capitaine Vronski. Je ne suis venue ici que pour vous le dire. Parce que je n'ai jamais rougi devant personne et que vous me forcez à me sentir coupable. Voyez-vous, Alexis, vous m'avez troublée, mais je ne vous aime pas, je le sais maintenant. L'amour tel que je l'imagine... Ah ! si vaste, sans un éclair de détente... Vous êtes distrait, Alexis, je suis grave, je suis mariée et j'ai un fils... Je déteste l'équivoque. Jamais je ne serai votre maîtresse. Voilà ce que je voulais vous dire.

VRONSKI, *en souriant, gentiment, sans bouger.* — Ce n'est pas vrai.

BETSY, *entrant vite, un peu trop gaiement.* — Anna, voici votre mari !...

KARÉNINE, *entrant.* — Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Bonsoir.

VRONSKI, *il se lève.* — Bonsoir... Votre femme met en cause une de mes amies dont elle ignore le vrai caractère... Bonsoir.

KARÉNINE. — Les femmes ont des jugements rapides qu'elles appellent de l'intuition... Je ne suis venu que pour vous emmener, ma chérie.

BETSY. — Je m'y oppose absolument. Anna vient d'arriver.

KARÉNINE. — Ne me faites pas jouer les bougons, Anna est fatiguée...

BETSY. — Pas du tout, c'est un prétexte pour aller vous coucher, vous. D'ailleurs nous soupons dans cinq minutes. Asseyez-vous.

KARÉNINE. — Pardonnez-moi, mais j'ai du travail.

BETSY. — A cette heure-ci ? Venez souper, Alexis.

KARÉNINE, *baisant la main de sa femme.* — Je ne le puis. Bonsoir, Anna, je vous renverrai la voiture puisque vous ne dites rien.

ANNA. — Bonsoir, Alexis. A tout à l'heure.

KARÉNINE. — Bonsoir, capitaine.

Betsy et Karénine sortent.

VRONSKI, *après un silence.* — Pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ?

ANNA, *blessée, en se levant.* — Bonsoir, capitaine.

VRONSKI. — Pardon ! Je viens d'être stupide. Punissez-moi, mais restez, je vous en supplie !

ANNA. — Je n'ai plus rien à vous dire.

VRONSKI. — Dansons alors ! Vous partirez après la valse...

Il lui présente son bras. Anna hésite un peu, puis pose la main dessus. Il lui prend l'autre main et, en dansant, ils disparaissent. Les projecteurs éclairent alors les invités qui, face au public, reprennent leurs commentaires dans une attitude légèrement stylisée.

TOUCHKIEVITCH. — Supérieurement joué ! Maintenant par quel moyen va-t-il amener cette femme honnête plus froide que l'étoile polaire...

LA COMTESSE. — Qu'entendez-vous par femme honnête ?

BETSY. — Une femme qui n'a jamais pu joindre le désir à l'occasion ?

TOUCHKIEVITCH. — Je répète ma question. Par quelle alchimie délicieuse va-t-il faire passer cette personne hautaine, de son traîneau de gala, dans son lit de robuste gaillard, fût-il capitaine de la garde ?

L'AMBASSADEUR. — En forçant son admiration par des exploits militaires.

TOUCHKIEVITCH. — Un gage ! Les héros courent les rues.

Mme KARTASSOFF. — Par des cadeaux.

TOUCHKIEVITCH. — Non, en l'occurrence, le mari est plus riche que l'amant.

KEDROV. — Cela s'est vu.

LA COMTESSE. — Cela se voit encore, tout dépend du cadeau. A partir du diamant, il y a très peu de femmes qui insistent pour rester vêtues.

BETSY. — Et s'ils s'aiment, tous les deux ?

TOUCHKIEVITCH. — Double gage. Nous avons estimé au début du jeu, qu'aucune réalité

positive ne correspondait à l'entité métaphysique que nous appelons l'amour.

On voit Anna et Vronski, enlacés par la danse, tourner derrière les tulles.

L'AMBASSADEUR. — S'ils se désirent ?

TOUCHKIEVITCH. — Encore un gage ! Son désir, à lui seul, est le ressort de toute l'affaire.

Mme KARTASSOFF. — Mais ne peut-elle le vouloir, elle ?

TOUCHKIEVITCH. — Si elle avait eu ces dispositions, il est peu probable qu'elle eût épousé Karénine !

L'AMBASSADEUR. — Pourquoi ?

TOUCHKIEVITCH. — Il est donc posé que lui seul la désire. Comment va-t-il l'amener au premier serment, elle, si superbe, puis aux promenades à pied dans les rues de la basse ville, elle qui déteste la marche, puis aux rendez-vous dans les maisons secrètes, puis aux linges retirés à la hâte, elle si pudique, et enfin, au don suprême, elle si virginale et si avare avec son mari ? Vous ne devinez pas ? Avec des mots, par de simples petits mots, pris dans le langage de tous les jours, et dosés avec calcul selon leur action sur une âme droite, sur un caractère noble qui n'admet le désir que dans l'amour. *(Anna et Vronski reviennent toujours valsant, dans le petit salon.)* Ecoutez-les ! Un peu d'air qui passe entre ses lèvres... *(Ils se dissimulent tous.)* ...Solitude... Franchise...

Le couple danse très lentement, presque sur place et Vronski murmure à l'oreille d'Anna :

VRONSKI. — ...Ma franchise...

TOUCHKIEVITCH, *a mi-voix.* — Confiance...

VRONSKI, *dans un souffle.* — ...Notre confiance...

TOUCHKIEVITCH. — Abandon...

VRONSKI, *imperceptiblement.* — ...Votre abandon...

TOUCHKIEVITCH. — Les adjectifs : unique, absolu, immense, terrible... ce dernier le plus efficace. C'est l'arme secrète de Vronski, associé à Amour... « Amour terrible », c'est foudroyant.

VRONSKI, *debout en face d'Anna.* — Anna, regardez-moi ! Vous le voyez dans mes yeux. Vous le voyez... sans faiblesse... Sans crainte... plus loin que ma vie... Tu le vois, mon amour... mon...

ANNA. — ...Notre amour, notre terrible amour.

Ils s'embrassent longuement.

TOUCHKIEVITCH, *triomphant.* — Nous y sommes... et c'est elle qui l'a dit.

La lumière s'éteint brusquement. Tous les personnages disparaissent.

La chambre d'Anna.

Quand la lumière se rallume, on aperçoit Karénine qui, en veston d'intérieur, fait les cent pas dans la chambre d'Anna.

KARÉNINE. — Il est quatre heure dix... Non ce n'est pas possible... *(Il s'arrête.)* Ses yeux brillaient mais Anna supporte mal le champagne et Betsy à la manie d vous faire boire... Comment étaient-il quand je suis entré ? ...En tête-à-tête Quelle expression !... Enfin, seuls dans petit salon, c'est indubitable et Betsy e entrée juste avant moi. « Voilà votre mari !... Elle l'a presque crié... Il était debout... Ell assise... Il a pu se lever d'un seul coup Pourtant elle avait l'air tranquille, la tête u peu penchée, comme elle fait quand elle rêve A quoi rêvait-elle ? Voilà !... Non, pas un femme comme elle... *(Il se remet à marcher* Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une femm c'est tout... Et ce Vronski !... Non, Anna détes les hommes à femmes, elle est incapable d'u tel crime... *(Il songe.)* Un crime, pour moi Pour lui, une fantaisie, pour elle, un oubl une faiblesse... sa première faiblesse... *(U temps.)* Sa première ?... Ah ! quand le dou vous prend !... Tout cela est grotesque !... faut être totalement inconscient aussi, po laisser une femme comme Anna aller seu dans les salons douteux où des Vronski so à l'affût dans tous les coins... Il est quat heures dix... Voilà la voiture !... *(Il écoute* Non ! Enfin, s'il y avait quelque chose, on n l'aurait fait savoir. Je me rhabille et j'y vais Sous quel prétexte ?... Comment venir à l'au réclamer sa femme, surtout si on la trou jouant aux devinettes... Ce jeu stupide... Oh après tout, ce n'est pas bien méchant... *s'assied, soucieux.)* Et le plus terrible, c'est q cette inquiétude absurde s'abat sur moi jus au moment où mon projet de loi va êt présenté au Conseil de l'Empereur et j'aurais besoin de toute ma tranquillité, toutes mes forces... Allons, il faut être ferm absolument... frapper le mal à la base et to de suite... Voici comment il faut lui fai comprendre la gravité de la situation... *prend des notes sur un petit carnet.)* Prem rement : démonstration de l'importance l'opinion publique et des convenances ; deux mement : commentaires religieux sur signification sacrée du mariage; troisièmemen si c'est nécessaire, indication des malheu pouvant survenir à son fils et, quatrièmeme allusion à son malheur propre... *(Brusqueme il se prend la tête entre les mains.)* Regar la vérité comme elle est, Alexis Karénine Anna est bizarre depuis plusieurs jours, dep son retour de Moscou. Elle doit le voir cachette... Souvent... Tous les jours... Il prend les mains, elle le fait taire... Il la... Al quelle abomination !...

ANNA, *entrant.* — Tu parles tout seul ?

KARÉNINE. — Tu es là... Je veux dire, il y longtemps que tu es là ?...

ANNA. — A l'instant ! On rentre la voitu Qu'est-ce que tu as ?

KARÉNINE. — Un peu de fatigue... Cette sur la propriété agraire...

ANNA. — Et c'est pour ça que tu m'as quit si vite ?... C'est dommage, le souper était t amusant. Après, ils ont joué aux devinette Ça t'aurait détendu.

KARÉNINE. — J'en doute... Pardonne-moi, ais à mon avis, ce jeu est un peu... simple.

ANNA. — Un peu bête, tu veux dire... C'est n d'être un peu bête de temps en temps.

KARÉNINE. — Le capitaine Vronski a joué i aussi ?

ANNA. — Non, pourquoi ?

KARÉNINE. — Il est resté longtemps ?

ANNA. — Jusqu'à la fin, c'est lui qui m'a menée. *(Karénine la regarde.)* Mais qu'est-ce ue tu as ? Tu es toujours maussade, toujours rispé... Souris un peu, force-toi à sourire...

KARÉNINE. — C'est tout simple, en effet. *Un silence.)* De quoi parlais-tu quand je suis ntrée dans le petit salon ?

ANNA. — De l'amour.

KARÉNINE. — A quel propos ?

ANNA. — Je disais, je crois, que je n'imaginais l'amour que comme un sentiment absolu, resque effrayant... Je crois même que j'ai mployé le mot « terrible »...

KARÉNINE. — C'est tout ?

ANNA. — Sans plus...

KARÉNINE. — Et qu'est-ce qu'on t'a répondu ?

ANNA. — Rien. Tu es entré.

KARÉNINE, *il tousse, puis après un temps.* — ai à te parler, ma chérie.

ANNA. — Tout de suite ?

KARÉNINE. — Tout de suite.

ANNA. — Mais tu sais l'heure qu'il est, lexis ?

KARÉNINE. — Il m'a été difficile de l'oublier...

ANNA. — Je t'écoute.

KARÉNINE. — Je serai bref ! Voici, Anna... e suis dans l'obligation de te mettre en garde... *Anna le regarde.)* Oui, il faut que je te mette n garde contre l'imprudence et la légèreté vec lesquelles tu te conduis dans le monde. e soir, ta conversation très animée, trop nimée, avec le comte Vronski a dangereuement attiré l'attention sur toi.

ANNA, *qui s'est assise à sa coiffeuse et ommence à ôter ses bijoux.* — L'attention de ui ?

KARÉNINE. — De tous les invités de la rincesse.

ANNA. — Ils te l'ont dit ?

KARÉNINE, *avec reproche.* — Anna ! Je t'en rie...

ANNA, *sérieusement.* — Tu es toujours le ême. Tu n'aimes pas que je m'ennuie, mais n'aimes pas non plus que je m'amuse. Je ne ie suis pas ennuyée ce soir et c'est cela qui chagrine. *(Karénine fait craquer ses doigts.)* h ! je t'en prie, laisse tes mains ! C'est llement désagréable !

KARÉNINE, *après un temps, il la regarde, uis dit froidement.* — Pardon ! Je voulais te ire, Anna, que je tiens la jalousie pour un ntiment offensant et dégradant, tu le sais, et mais je ne pourrais tolérer que l'un de nous eux s'abandonnât à cette faiblesse. Mais il xiste certains principes de bienséance auxuels une femme de ton rang ne saurait déroger ns risques.

ANNA. — Je ne vois pas en quoi le fait d'avoir une conversation détendue avec un invité de la princesse, au milieu de soixante personnes, soit contraire à la bienséance.

KARÉNINE, *de plus en plus froidement.* — Je ne me reconnais pas le droit d'entrer dans les secrets de ton âme. C'est inutile et c'est nuisible. La vérité est presque toujours dangereuse à connaître et tes sentiments personnels ne regardent que ta conscience... Mais tu es ma femme et je suis obligé de te rappeler tes devoirs. Nos vies ont été unies, non par les hommes, mais par Dieu. Un crime seul peut rompre ce pacte et un tel crime comporterait inévitablement un châtiment.

ANNA, *avec un léger mépris.* — Qu'est-ce que je dois faire, Alexis ? Si je reste ici le soir pendant que tu travailles, tu me dis que ma solitude fait pitié et tu me conseilles de me distraire. Si je sors, parce que ton projet de loi t'absorbe au point que pendant le dîner tu m'adresses à peine la parole, il faut que ce soit avec des gens ennuyeux ou alors tu t'inquiètes ! Le salon de Betsy n'est pas le plus fermé de Pétersbourg, mais on y respire ! Et j'avoue que j'ai plus de plaisir à parler en toute détente des gens vivants comme le comte Vronski par exemple, *(Geste de Karénine.)* ...lui ou un autre... qu'à subir les compliments plus ou moins hypocrites de ton cousin Boris qui me fait la cour sans que ça te fâche, parce que tu sais qu'il est complètement imbécile.

KARÉNINE, *s'adoucissant.* — Evidemment. Je ne t'ai jamais contrainte en rien, Anna, c'est seulement un conseil que je te donne... Je suis persuadé que tu as agi par inconscience. Cependant, crois-moi, je te le dis autant toi que pour moi, je suis ton mari et je t'aime.

ANNA. — Vraiment, Alexis...

KARÉNINE. — Je t'aime, mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de toi surtout, et de notre fils...

ANNA, *avec étonnement.* — De Serge ?

KARÉNINE. — Oui... Il est fort possible, je le répète, que mes paroles te paraissent déplacées. Dans ce cas, je te prie de m'excuser, mais si tu sens qu'elles ont le moindre fondement, je te conjure de réfléchir et, le cas échéant, de t'ouvrir à moi...

ANNA, *elle se ferme de plus en plus, car la conversation a pris un tour qu'elle n'aime pas.* — Encore une fois, Alexis, je n'ai rien à te dire. Je ne peux tout de même pas t'inventer des confidences parce que tu as passé la nuit à m'attendre. Et d'ailleurs, il est temps d'aller se coucher. Je tombe de sommeil.

KARÉNINE. — Comme tu voudras. *(Un silence. Anna joue avec une de ses bagues.)* Bonsoir.

ANNA. — Bonsoir.

Il sort dignement. Anna enlève ses bijoux. Il revient.

KARÉNINE, *très calmement.* — Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que votre attitude présente pourrait laisser place en mon esprit à toutes les suppositions.

ANNA, *excédée.* — Supposez tout ce que vous

voudrez ! Mais, pour l'amour de Dieu, Alexis, après tout ce que vous m'avez dit, laissez-moi.

KARÉNINE. — Très bien, vous en courrez les risques...

Il hésite une seconde, la regarde et sort. La lumière s'éteint doucement.

Sur le champ de courses.

Un projecteur découvre Vronski et Mitia, tous deux en uniforme de la garde. Au loin on entend des sonneries de clairon.

MITIA. — En somme, c'est un amour sans gaîté...

VRONSKI. — Qu'est-ce que c'est que ce Makhotine ?

MITIA. — Tu es inquiet ?

VRONSKI. — Je voudrais savoir à qui j'aurai affaire.

MITIA. — Il a deux mètres de haut et il a gagné plusieurs steeples cette année, c'est tout ce que je sais.

VRONSKI. — Oui. Il est lourd et le cheval est en proportions.

MITIA. — C'est une immense bourrique avec des cuisses de sauterelle... Tu gagneras, Alexis.

VRONSKI. — Espérons-le... Mais je ne suis pas en train ; pendant tout la course je vais sentir quelqu'un à côté de moi, j'aurais mieux aimé qu'elle ne vienne pas... Le steeple est une épreuve qui doit se courir sans retenue... Si on pense au risque...

MITIA. — Mais tu n'as pas d'appréhension ?

VRONSKI. — Je ne crois pas... Non... Simplement sa présence m'affaiblit. *(Un léger temps.)* Je l'aime, Mitia...

MITIA, *sans relever la tête.* — Oui. Le tout est de savoir si tu as décidé que tu l'aimais parce que tu estimais l'avoir compromise... par ton attitude, par exemple...

VRONSKI. — Elle n'a pas ces préjugés. Nous parlons très librement, nous nous aimons et nous avons envie d'être ensemble.

MITIA. — Elle a demandé le divorce ?

VRONSKI. — Pas encore.

MITIA. — Karénine est au courant de cet amour naissant ?

VRONSKI. — Il doit l'être.

MITIA. — Alors, qu'est-ce qu'elle attend ?

VRONSKI. — C'est un homme bizarre, incompréhensible et ils ont un fils... Il faut gagner du temps.

MITIA. — Oui... et après ?

VRONSKI. — Après quoi ?

MITIA. — Quand tu l'auras épousée, tu vas quitter l'armée, naturellement ?

VRONSKI. — Ça me parait inévitable... Je ne peux pas vivre à la fois avec elle et à la caserne. Non ?

MITIA. — Non. Mais, puisque le mari est content comme ça, il n'y aurait pas moyen de laisser les choses en état ?

VRONSKI. — Tu es fou !

MITIA. — Est-ce que votre bonheur a absolument besoin que vous cassiez quelques vitres ? Enfin ce n'est pas la première femme mariée à qui tu fais la cour !

VRONSKI. — Je t'ai dit que je l'aime.

MITIA. — Mais ce n'est pas la première non plus, et tu vas me dire dans cinq mi que c'est une maîtresse formidable.

VRONSKI. — Elle rentre chez lui tou soirs, tu comprends ce que ça veut dire chambre est à côté de la sienne.

MITIA. — Qu'elle fasse mettre un verrou

VRONSKI. — Tu es infect.

MITIA, *avec mélancolie.* — Non, je su train de perdre un ami.

VRONSKI. — En parlant comme tu le f coup sûr.

MITIA. — De toutes façons, tu es perdu moi, Alexis ; dans une exaltation comme ce il n'y a pas de place pour l'amitié.

VRONSKI. — Ça dépendra de ton att Anna est une femme pure et droite, je t que je l'aime et ça doit te suffire. Et réclame plus jamais de notre amitié pour me parler d'elle sur le ton que tu em depuis cinq minutes.

MITIA, *il reste un instant pensif.* — fâche pas, Alexis ! Je voudrais t'expliqu fond du cœur ce que je ressens. Il y a qu chose en elle qui m'étonne, qui me met l'aise. Elle est très belle, très harmonie pourtant elle ne semble pas à la mesur choses et des gens qui l'entourent. Où q aille, elle est comme dépaysée. De là, peut cette expression douloureuse... Elle ne s pas faite pour donner le bonheur.

Un temps. On entend une sonnerie.

VRONSKI. — C'est une raison de plus que je m'occupe d'elle... Voilà la sec sonnerie...

MITIA. — Ne pense plus à rien, mainte et gagne ta course !

VRONSKI. — Allons.

Ils sortent. Une autre sonnerie, puis autre, puis une grande rumeur e musique militaire entraînante.

Derrière le tulle, le décor s'éclaire on voit en transparence, circuler silhouettes en robes claires. Des

TOUCHKIEVITCH, *traversant rapidemen* Dépêchons-nous, on va donner le départ

BETSY. — Moi, dans les courses d'obst ce qui m'excite, c'est le danger ! J'aime vous dire la vérité tout de suite : l'idée de tous ces hommes qui sont là, align plupart vont se casser quelque chose, eh c'est mal, mais ça m'excite !...

Ils sortent. Un coup de feu. La mu s'arrête. Des clameurs et des inintelligibles, des silences, des mations quand un cavalier tomb réussit un beau saut, et soudain, u d'horreur dans toute la foule. Des qui passent en courant derrière le puis la lumière fond. Un grand si L'Ambassadeur et le prince K entrent en courant chacun d'un cô la scène.

L'Abassadeur. — Vronski... Vronski vient faire une chute terrible !

Prince Kedrov. — Je l'ai vu... Il a dû porter aux en retombant...

L'Ambassadeur. — En retombant. C'est une rse malheureuse. Sur dix-sept cavaliers, il eu huit fractures. Le Tzar est mécontent.

Kedrov, *très inquiet.* — Ah oui ? Mon Dieu !

L'Ambassadeur. — Oui. Il a dit qu'il ferait primer ce genre d'exhibition.

Kedrov. — Supprimons-les, supprimons-les t de suite ! Moi, je m'en vais.

L'Ambassadeur, *le suivant après une seconde ésitation.* — Oui, je vous suis...

Ils sortent. Anna et son mari entrent.

Karénine. — Asseyez-vous.

Anna, *elle tient une main devant la figure parle faiblement.* — Non.

Karénine, *sèchement.* — Asseyez-vous, vous s blanche comme une morte. *(Elle tombe un banc. Karénine allume une cigarette.)* us venez de faire plaisir à quelques-uns de s ennemis, Anna, en montrant si bien votre otion quand un des cavaliers est tombé... femme s'évanouit à mon bras, en public... y a eu dix chutes avant la sienne et vous vous en êtes pas aperçue.

Anna, *elle pleure.* — Il ne bougeait plus.

Karénine. — On ne meurt pas pour si peu. yez assurée qu'il a pris ses précautions. *nna se lève.)* Où allez-vous ? *(Il la retient r le bras.)* Restez ici !

Anna, *hagarde.* — Laissez-moi.

Karénine. — Vous êtes folle !

Anna. — Je dois y aller ! Il a besoin de oi.

Karénine, *violemment.* — Restez ici ! Vous s complètement folle ! Restez ici !

Anna, *brusquement, avec une rage sourde.* — chez-moi, Alexis Alexandrovitch. Si vous ne lâchez pas, je hurle. Je les appelle tous et leur crie devant vous que je l'aime... Qu'il mon amant depuis trois mois... Que je ttendais depuis que je vous ai connu... Et maintenant vous êtes mort pour moi, mort ! chez-moi : je vais vers lui, tout de suite... élivrée... Délivrée de vous... Mort, mort glacé e vous êtes... Je vous déteste... Vous me faites ur... Je vous hais, je vous hais...

Elle tombe sur le banc. Silence. Karénine ne bouge pas. Musique lointaine.

Un spectateur, *entrant en courant.* — Ce est rien, madame, ça n'est pas grave. Il va s bien, il n'a pas la moindre blessure... Le oc seulement... C'est pour ça qu'il ne s'est s relevé tout de suite... On l'a ramassé à dix ètres de son cheval. Ils ne bougeaient ni l'un l'autre. Je crois que j'ai eu aussi peur que us... Le cheval avait les reins brisés, ils l'ont hevé tout de suite... *(Un silence.)* Voilà ! tais à côté de vous, monsieur, quand Madame s! évanouie tout à l'heure et vous étiez aussi le qu'elle. J'ai bien vu que cet officier vous ait cher. Un ami, sans aucun doute ! Un rent ? Le comte Vronski, paraît-il...

Anna. — Merci, monsieur... Je vous remercie.

Le spectateur. — Ce n'est pas la peine, madame. *(Il s'en va, puis s'arrête.)* J'espère que je n'ai pas été indiscret ?

Karénine. — Pas le moins du monde, monsieur. Vous voyez, Madame vous remercie. Elle vous sait gré de tant de bonnes grâces.

Le spectateur. — Oh ! je l'ai fait de bon cœur.

Il sort.

Karénine. — Si j'avais encore le moindre doute... Trois mois... Trois mois de débats, de luttes, de scrupules, et cette vérité, cette vérité que j'ai tant désirée, voulue, elle éclate au soleil puis c'est un inconnu qui vous la jette à la figure ! *(Un grand silence.)* J'ai enregistré votre aveu, Anna, en regrettant toutefois que vous n'ayez pu le faire autrement que sous l'empire de la violence. Il fût un temps où je vous l'avais demandé, moi, sur un autre ton, un ton qui permettait toutes les issues... Vous n'avez pas voulu l'entendre et il est à craindre que, dans l'avenir, vous n'ayez plusieurs raisons graves d'en avoir du regret. Pour le présent, je vous conseille, et j'appuie sur le mot, je vous conseille de cacher vos sentiments au plus profond de vous-même, de surveiller étroitement votre conduite extérieure et de vous tenir partout selon la dignité, la réserve et la fierté que vous imposent ma situation d'homme public, votre état de mère et le rang d'épouse que vous avez spontanément accepté le jour où devant Dieu et les hommes vous avez choisi de m'appartenir et de n'appartenir qu'à moi. Trahissez-moi si vous voulez, mais trahissez en silence. Car, je vous en avertis, en aucun cas je ne tolèrerai un nouvel éclat, ni le comportement indigne auquel vous vous êtes abaissée tout à l'heure. Au moindre écart, à la plus légère gaucherie, je vous frapperai dans vos sentiments personnels avec la plus dure rigueur. *(Silence. Musique lointaine.)* Je crois à présent, Anna, que nous nous sommes tout dit. *(Silence.)* Je vous propose de nous diriger vers la voiture et de rentrer chez nous. *(Anna se lève difficilement.)* Voyez : vous êtes épuisée ! Tout ce monde, ces cris, cette poussière... Prenez mon bras.

Ils sortent. La lumière descend rapidement, puis se rallume...

Chez Vronski.

Anna est assise dans un fauteuil chez Vronski, son chapeau posé sur une petite table, ses gants, son sac sur les genoux. Elle est légèrement décoiffée et Vronski est debout devant elle.

Anna, *elle parle avec lassitude.* — Et pendant tout le retour, il n'a plus ouvert la bouche.

Vronski. — Je ne comprends pas... je ne comprends rien à cette attitude. Il fallait que tu lui dises la vérité, naturellement... Il y a longtemps que c'était indispensable. Mais qu'il accepte un tel aveu sans venir ici pour me sauter à la figure !

ANNA. — Il a peur du scandale. Aux courses, il était aussi pâle que moi. Il aurait été moins pâle, je crois, s'il m'avait vue dans ton lit. Il savait que j'allais crier s'il t'arrivait quelque chose, que je ne pourrais pas me retenir... Je crois que, de toutes ses forces, il a aspiré à ta victoire autant et plus que moi. Tout autour de nous, les gens suivaient la course sur nos deux visages et pas un regard, pas un sourire, pas un chuchotement ne nous ont été épargnés. Il a subi sa honte publiquement... C'était ce qui pouvait arriver de pire pour lui et si j'avais pu voir autre chose que toi, il m'aurait presque fait pitié !

VRONSKI. — Pitié ! Je te demande pardon, mais moi, si j'avais à le juger il m'inspirerait plutôt du mépris, du dégoût ! Cet homme n'a pas d'âme !

ANNA. — Je ne sais pas, je ne sais plus ! Il faut que je m'en aille...

Elle se lève.

VRONSKI, *dans un grand élan.* — Tu es à moi, n'est-ce pas, mon amour ? Réponds... tu me fais peur ! On dirait que tu pars pour ne plus revenir. Reste ici, Anna, reste contre moi la vie entière... *(Il la serre contre lui.)* Ne retourne plus chez lui... jamais...

ANNA. — Oui ! Comme ça, tout est simple. Quand tu refermes tes bras sur moi, que tu me serres fort et que je ferme les yeux... je tombe longtemps, longtemps dans un gouffre rouge. C'est un peu effrayant et c'est délicieux comme lorsqu'on va trop vite à cheval. Mais je n'ai pas peur. Je n'ai jamais peur de toi. Tu es peut-être la première personne au monde dont je n'aie pas peur. Garde-moi, là... C'est comme ça que je voudrais mourir.

VRONSKI. — Il ne faut pas mourir, Anna, pas maintenant ! Nous commençons une autre vie. Viens, je vais te raconter la belle vie que nous allons avoir.

ANNA. — Je ne suis pas faite pour vivre... comme ils vivent ! Ils ne comprennent pas ce que je leur apporte. Ils calculent, moi je ne peux pas. Je prends, je donne. Peut-être que je suis folle... Petite fille, déjà, je n'arrivais pas à me faire comprendre. J'étais seule partout... Avec toi aussi, ce sera la même chose. Les hommes n'aiment pas les maîtresses tristes...

VRONSKI. — Naturellement ! Tu as raison ! Qu'est-ce que je ferais d'un tel amour ! Et pour être sûr que jamais tu ne m'ennuies, tu seras ma femme.

ANNA. — Je suis ta femme ! J'ai été ta femme tout de suite dès que tu es entré chez les Chtcherbatzki, dès que je t'ai vu. Il n'y avait plus rien à faire et à dire qu'à tout quitter et te suivre. Et pourtant je me suis débattue contre toi. Je me suis raisonnée. Je ne savais même plus que j'avais un cœur. J'étais comme tous ces gens qui ont le cœur gelé et qui, à la place, ont mis le devoir, le respect de soi-même, l'ennui. Et maintenant, j'ai un cœur immense... bien portant... Je voudrais courir avec toi, courir dans une grande campagne. m'apportes la vie et tu ne me parles pa convenances : tu m'ouvres tes bras. Tu n parles pas d'obligations, d'exactitude : je ma tête sur tes genoux et j'oublie tout ! là, jeune et vivant ; et tu souris sans ra pour rien, et nous ne faisons rien pendan heures... rien que d'être heureux. Tu es tu es calme... je t'aime.

VRONSKI. — Je t'aime !... Moi, j'ai mis temps toute mon ambition à posséder un cheval, à boire le plus de vodka possibl être l'officier le mieux habillé de la ville je quitterai l'armée et mes compagnons d ans sans tourner la tête... comme on oubl matin, le rêve de la nuit ! Je t'aime !... Et espèce d'amitié qui lie le cavalier à la bê ne l'ai même pas ressentie quand, tout à l'h ils ont, devant moi, achevé mon cheval. J plus de devoirs de soldat, d'envie d'ambitions d'homme. Je suis ton ama te veux tendre, soumise, impudique, e tu abandonnes tout pour me suivre... Je t'a Viens...

La lumière s'éteint.

Le bureau de Karénine.

Un projecteur s'allume sur Karénine devant sa table de travail.

KARÉNINE. — Et il la serre dans ses elle s'ouvre à ses caresses, elle si distant moi ! Elle y court, Anna Karénine q souriait pas aux plaisanteries légères, mettait au lit avec tant de réserve... la l'austère Anna, la pieuse... *(Il crie :)* N sont nus l'un contre l'autre ! Et j'a accepté... Je le ferai chasser de l'armée. facile de prouver qu'il faisait la noce noce crapuleuse. J'irai jusqu'au Tzar, il les libertins ! Ah, je lui écraserai la fi coups de pieds... à coups de pieds !

Il frappe violemment du pied et s'a tête couchée sur la table.

UN SECRÉTAIRE, *il entre avec hésitati* Excellence... Votre Excellence... Vous souffrant, Votre Excellence ?

KARÉNINE, *le regardant d'abord sans l puis se levant.* — Pas le moins du mon me suis assoupi, juste le temps de fa mauvais rêve...

LE SECRÉTAIRE. — C'était un cauch Votre Excellence : vous parliez à haute

KARÉNINE. — C'était un cauchemar. A vous et écrivez.

Il marche de long en large.

LE SECRÉTAIRE. — Un rapport, Votre lence ?

KARÉNINE, *très calme.* — Une lettre projet de lettre... *(Il dicte :)* « Madame qui concerne l'affaire qui nous préoccu pris, après avoir mûrement réfléchi, la d suivante, deux points, quelle que soit conduite... » Pourquoi me regardez-vous

LE SECRÉTAIRE. — Pardonnez-moi, Excellence, j'attends la suite...

KARÉNINE. — Continuez... « Je ne me reconnais pas le droit de défaire les liens par lesquels une puissance supérieure nous a unis... Point. La famille... virgule... » Ponctuez, s'il vous plait... « ne peut être détruite par le caprice, la fantaisie ou même le crime de l'un des époux, et notre vie doit se poursuivre comme par le passé. Point. Je suis persuadé que vous vous êtes repentie et que vous vous repentez... du fait qui m'amène à vous écrire et que vous m'aiderez à détruire par la racine, virgule... la cause de notre dissentiment. Point. Dans le cas contraire, virgule, vous pouvez prévoir vous-même ce qui vous attend, vous et votre fils. Point »... Donnez... *(Il lit.)* C'est parfait. Cette lettre est destinée à un ami qui m'a demandé conseil. Il s'agit d'une femme qui est en train de se perdre...

La lumière s'éteint. On entend rire, un long rire de femme, ironique et douloureux.

La chambre d'Anna.

La lumière se rallume sur la chambre d'Anna.

ANNA, *assise aux pieds de Vronski.* — M'aimez-vous triste ou gaie, Votre Excellence ? Vous voyez je suis à genoux devant Votre Grâce.

VRONSKI. — Lève-toi, Anna.

ANNA. — Je suis votre servante. Votre Excellence est généreuse : mille roubles pour une soirée et votre majordome a payé les musiciens !

VRONSKI, *riant.* — Ce n'est pas ça du tout, mon ange... On ne va pas dans ces sortes d'endroits avec ses domestiques et on ne vous y appelle pas : « Votre Grâce »...

ANNA. — Non ?

VRONSKI. — Non.

ANNA. — Raconte. Je veux apprendre à te plaire, sinon, pourquoi allais-tu chez elles ? Que peut t'apporter une fille ignorante et vulgaire, si ce n'est la soumission à ton plaisir...

VRONSKI, *riant.* — Qu'est-ce que tu as, toi, ce soir ?

ANNA. — Je suis gaie. Je me sens indulgente, je devrais te faire une scène à propos de cette Thérèse qui a dansé hier soir, nue, sur la table des officiers du 1er régiment de la Garde... Tu y étais, m'a-t-on dit ?

VRONSKI. — Je suis parti tout de suite.

ANNA. — Oui, après la danse. Elle avait été ta maîtresse, n'est-ce pas ? Longtemps ? Elle t'a plu ?

VRONSKI, *faisant un geste.* — Je n'en ai pas gardé le souvenir.

ANNA. — Qu'est-ce que ça peut faire, ça ne t'empêche pas de m'aimer aujourd'hui, je suppose ! Et moi, pendant ce temps-là, j'épousais Karénine et j'étais bien plus coupable encore, parce que je ne l'aimais pas... Embrasse-moi... Alors, tu as rencontré Karénine ?

VRONSKI. — Il montait en voiture quand je suis arrivé ici. Il m'a salué très poliment.

ANNA. — Pourquoi pas ? J'ai bien le droit de recevoir un ami chez moi lorsque je suis souffrante.

VRONSKI. — Quel homme incompréhensible.

ANNA. — Ce n'est pas un homme. C'est une machine et une méchante machine quand elle se fâche !

VRONSKI. — Il souffre.

ANNA. — Comme un fonctionnaire. Dans sa vanité administrative. Le cas n'était pas prévu, mais rien ne se perd, il en sortira une loi nouvelle.

VRONSKI, *un temps, puis gravement.* — Anna, quitte-le !

ANNA, *son visage prend une expression douloureuse.* — Je croyais que nous ne devions plus parler de cela ?

VRONSKI. — Ecoute, Anna !

ANNA. — Ah ! Tu vas recommencer ? Tu m'avais promis...

VRONSKI. — Je te demande pardon. Nous ne pouvons plus continuer à vivre ainsi. A nous cacher... à hésiter sur le parti à prendre. Aussi douloureux que ce soit pour toi, et je comprends, mon amour, je sais que c'est difficile, il faut t'arracher à cet homme, à l'air de cette maison qui pourrit notre amour. Je sais bien qu'il y a Serge, mais un mari n'a pas tous les droits, on peut plaider le divorce et même s'il obtient la garde de l'enfant il doit te le laisser voir.

ANNA. — Deux heures par mois et un jour à Noël : je connais la règle...

VRONSKI. — Il faudra bien qu'il prenne un parti. S'il refuse le divorce, je l'obligerai à se battre.

ANNE. — Et tu le tueras, n'est-ce pas ? Et après ? Est-ce qu'il faudra aussi tuer Serge pour ne pas l'obliger à vivre avec le meurtrier de son père ? Tout ceci est absurde...

VRONSKI. — Quand tu seras plus calme, tu verras que ce n'est pas si tragique.

ANNA. — Oui... La vie continue. On se fait à tout... Mais moi, je serai là-bas, avec ses invités, souriante et désespérée parce que je serai restée une journée sans te voir ! Et toi tu iras au concert ou aux courses avec une autre.

VRONSKI, *doucement.* — Tu veux tout à la fois.

ANNA. — Et je perdrai tout, n'est-ce pas ? Voilà ce que tu penses ! Mais choisir, c'est perdre... ou Serge ou toi. Et je ne peux pas... je ne peux pas.

Elle refoule ses larmes.

VRONSKI, *très tendrement.* — Alors que faut-il faire ?

ANNA. — Ne plus en parler, ne plus me demander d'être ta femme, parce que tu sais bien que je ne quitterai jamais Serge. Essayer, tous les deux, de nous faire un amour très beau, très digne, pour que tant de laideurs et de bassesses, tant de chagrins, de tortures et

de larmes servent au moins à quelque chose. Voilà la lettre qu'il m'a fait remettre ce matin.

Il la lit pendant que, nerveusement, Anna essuie ses larmes.

VRONSKI. — C'est une menace. Il veut te faire peur.

ANNA. — Il cherche à m'enlever Serge ! Et puis, j'ai quelque chose à te dire, Alexis. Regarde-moi.

VRONSKI, *souriant.* — Encore un spectre ?

ANNA. — Je ne sais plus si, pour toi, c'est un bien ou si c'est un mal !... Pour moi, c'est un immense bonheur.

VRONSKI. — Dis-le moi vite...

ANNA. — Je suis enceinte !

ANNOUCHKA, *entrant avec hésitation.* — Madame, j'ai cru bien faire de venir vous dire que Monsieur est rentré à l'instant.

ANNA, *elle regarde Vronski qui est d'une pâleur effrayante.* — Merci, Annouchka... Apporte le manteau de M. Vronski et conduis-le par la porte du jardin...

ANNOUCHKA. — Oui, madame.

Elle sort. Vronski l'a prise dans ses bras et veut parler.

ANNA. — Non, ne dis rien ! Nous ne pouvons pas... Va-t'en vite... Il va venir.

VRONSKI, *résolument.* — Je vais lui parler.

ANNA, *avec effroi.* — C'est impossible ! Je t'en supplie : pars, Alexis ! Mon amour... je te le demande !

VRONSKI. — Maintenant ce n'est pas la même chose. Il faut que je lui parle.

ANNA. — Oui, mais attends ! Demain, nous verrons. Nous chercherons ce qu'il faut faire. Dis-moi seulement si tu n'as pas de chagrin de ce que je t'ai dit...

VRONSKI. — Du chagrin d'avoir un enfant ? C'est le plus grand bonheur de ma vie.

ANNA, *illuminée.* — Alors, vas-t-en vite. Je t'attendrai demain au square Alekhine... vite.

ANNOUCHKA, *entrant avec les vêtements de Vronski.* — Par ici, monsieur le Comte...

ANNA. — Je t'aime... *(Ils sortent.)* Ah ! c'est lui que je perdrai d'abord. *(Un long silence. Une pendule sonne sept heures. Brusquement Karénine fait irruption. Il est au comble de la rage. Il va au secrétaire d'Anna et fouille dans tous les tiroirs.)* Je croyais vous avoir interdit l'accès de ma chambre.

KARÉNINE. — Donnez-moi les lettres !

ANNA, *pâlissant.* — Qu'est-ce qu'il y a, Alexis ?

KARÉNINE. — Vous allez le savoir. Donnez-moi les lettres... les lettres de votre amant !

ANNA. — Mais... je n'ai pas de lettres.

KARÉNINE. — Si vous ne me les donnez pas immédiatement et de plein gré, j'irai chercher la police.

ANNA. — Je n'en ai pas, Alexis, je vous le jure. Il ne m'a jamais écrit.

KARÉNINE, *il les trouve.* — Et ça ?

ANNA. — Ah ! Vous voulez me perdre !

KARÉNINE. — Vous l'êtes... Une femme qui n'a plus assez de sens moral pour oser recevoir son amant sous mon propre toit, devant so enfant, devant les domestiques, est plus perdu que la dernière des prostituées.

ANNA. — Qu'est-ce que vous allez en faire

KARÉNINE. — C'est ça, seulement, c'est ç qui vous intéresse, n'est-ce pas ? Vous ave peur pour vos petites coucheries, pour vot officier d'opérette ! Vous me bafouez, vou m'outragez, vous traînez mon nom dans la bou et vous voulez quoi ? Que je vous remerci que je vous bénisse ?

ANNA. — Votre cruauté...

KARÉNINE. — Quelle cruauté ? Quoi, m cruauté ? Je suis cruel, moi ? C'est de cruauté de vous laisser coucher avec le premi venu en vous priant seulement de respecter l apparences. C'est de la cruauté, cela ? Moi, j' honte de ma faiblesse. Depuis trois mo j'accepte une situation indigne de mo honneur, de mon caractère, pour vous laiss une suprême chance de vous ressaisir et c'e ainsi que vous me remerciez ? Mais j'aurais d vous enfermer, vous cloîtrer dans vot chambre jusqu'à ce que vous veniez m demander pardon à deux genoux... J'en ava le droit... Je suis le maître...

ANNA. — Alexis !...

Elle pleure silencieusement en le regardan la tête légèrement penchée avec un expression de chagrin presque enfantin Karénine, brusquement ému, détourn la tête, fait quelques pas, se retourn regarde Anna de nouveau. Elle n'a p bougé et continue de pleurer, debout, milieu de la chambre. Il s'approc d'elle.

KARÉNINE. — Arrachez cet amour de vot cœur ! Je ne suis donc plus rien pour vous ? Plus rien ?... Vous ne me regardez plus jamai maintenant. Vos yeux sont durs comme d pierres. Pourquoi ? Qui êtes-vous devenue Je vous ai tenue dans mes bras, moi aus vous avez été ma compagne, pas mon ennemie Si vous n'étiez pas allée à Moscou, si vous l'aviez pas rencontré, vous seriez là, encore, lire sous la lampe ! Nous ferions des proje Vous vous rappelez, vous vouliez faire agrand la maison... Nous voulions un autre enfant...

ANNA, *d'une voix blanche.* — Je vo demande pardon, Alexis, tout cela est horrible Mais je ne peux pas, je ne peux rien changer

KARÉNINE, *relevant la tête.* — Je ne le vo demanderai plus... *(Il parle d'une voix sa timbre, absente.)* Maintenant, écoutez-moi bie n'attendez plus de moi ni pitié, ni patienc Les évènements vont se dérouler comme l'ordonnerai, vous ferez ce que je vous di de faire. Je pars demain et je ne remett plus les pieds dans cette maison jusqu'à ce q j'aie obtenu le divorce. Rassurez-vous, da votre cas, ce ne sera pas long. D'ici-là, je vo interdis de sortir et de recevoir qui que soit. Maintenant, vous allez connaître r cruauté.

Il fait un mouvement pour sortir.

ANNA, *l'arrêtant avec force.* — Où est Serge ?

KARÉNINE. — Vous avez perdu le droit de savoir.

ANNA. — Qu'est-ce que vous avez fait de lui ?

KARÉNINE. — Je l'ai éloigné de votre contact.

ANNA, *au comble de l'égarement.* — Vous vez fait ça ! Oui, je le savais, je savais que ous alliez le faire ! Vous vous vengez sur mon nfant. Ils disent que vous êtes intelligent, yal, honnête ! Ils ne savent pas que pendant uit ans vous m'avez opprimée, asservie ! Que ous avez essayé d'étouffer tout ce qui était vant en moi... Est-ce un crime d'être vivante, avoir besoin d'aimer, de respirer, de vivre ?

KARÉNINE. — Rassurez-vous, vous êtes vante, plus vivante que jamais...

ANNA. — N'ai-je pas essayé de toutes mes rces de vous aimer... et je n'ai pas pu ! Vous avez jamais été mon mari, vous n'avez pas l'être dans mon cœur et, devant Dieu qui ous voit, vous n'avez aucun droit sur Serge !

KARÉNINE. — C'est ce que nous verrons !

ANNA. — Vous vous servez de Serge pour e faire souffrir et vous ne l'aimez même pas.

KARÉNINE. — C'est vrai : je n'ai plus affection pour lui. Le dégoût que vous inspirez rejaillit sur cet enfant, mais je emmènerai quand même. Il ira vivre chez a sœur.

Il marche rapidement vers la porte.

ANNA. — Alexis ! Laissez-le moi... laissez-le oi encore un peu... Oh, pour l'amour de Dieu, lexis, laissez-le moi ! Je vais avoir un autre nfant... Laissez-le moi, laissez-le moi...

Karénine essuie avec dégoût les larmes qu'Anna a versées sur sa main.

KARÉNINE. — Vous ne le reverrez jamais.

Il sort. La lumière s'éteint.

Chez Stiva.

Quand la lumière se rallume, nous trouvons Karénine et Stiva assis à une table.

STIVA. — On m'en avait informé, on me avait dit, mais je ne voulais pas le croire !

KARÉNINE. — Oui, les pires déchaînements... es plus basses insultes ! Elle est comme ossédée.

STIVA. — Je ne la reconnais plus.

KARÉNINE. — Elle est méconnaissable, Stiva ! 'est une maladie, une lésion qui fait des rogrès effrayants.

STIVA. — Quand l'as-tu vue pour la dernière ois ?

KARÉNINE. — Il y a quatre mois, environ.

STIVA. — Pourquoi n'es-tu pas venu à Moscou lus tôt ?

KARÉNINE. — A quoi ça aurait-il servi ?

STIVA. — Je ne sais pas. J'aurais peut-être pu aire quelque chose... intervenir... Je suis son rère !

KARÉNINE. — A plusieurs reprises, j'ai essayé e la sauver et avec quels résultats ! Elle n'a même pas voulu accepter de respecter les pparences. On peut sauver un être qui ne veut pas mourir, mais si sa nature tout entière est tellement corrompue que la perdition elle-même lui semble le salut... que faire ?

STIVA. — Tout, mais pas le divorce.

KARÉNINE. — J'ai adopté cette mesure extrême. Il ne me reste plus d'autre solution.

STIVA. — Que va-t-elle devenir alors ?

KARÉNINE. — Elle prendra un autre mari et ensuite, d'autres amants !

STIVA. — En admettant même que l'anathème sur le divorce soit périmé aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai que, en ce qui te concerne, tu perds Anna à tout jamais. Je ne sous-estime pas ton chagrin, je sais que la magnanimité n'est pas une vertu naturelle, mais aussi immense que soit ta souffrance si tu l'aimes... parce que tu l'aimes encore, n'est-ce pas ? *(Un silence)*... aie le courage d'attendre qu'elle te revienne.

KARÉNINE. — Je n'aurai pas cette complaisance.

STIVA. — Alors, oublie-la. Il n'y a pas d'autre issue. *(Un silence.)* Et pourtant ! Elle peut se détacher de lui plus vite que tu ne penses et il y a tout lieu de croire que c'est une passion surtout charnelle, donc peu durable. Qui sait si, comme en ces sortes de choses, cette ardeur n'est pas plus vive parce que tu t'y opposes. Elle se nourrit de ta colère. Laisse-la s'épanouir librement. Sois positif, Alexis. Ce n'est pas en niant le mal qu'on le supprime. N'impose plus aucune contrainte, disparais, fais-toi oublier, c'est elle qui viendra te reprendre.

KARÉNINE. — Et le monde ? Tu oublies le rang que j'occupe.

STIVA. — Dans le monde comme ailleurs, permets-moi de te dire que tu n'es pas le seul dans ton cas, et j'ai vu bien des gens qui ne prenaient pas les choses tant au tragique. Je te comprends quand tu dis que tu souffres, mais pour ce qui est de l'opinion, tu es placé assez haut pour ne pas en tenir compte. Et puis, mon Dieu, la notion que nous avons de notre infortune est surtout une question d'imagination... Il y a deux ans, il m'est arrivé, à moi aussi, de commettre une erreur de ce genre... Oui, avec l'institutrice française de mes enfants. Vu sous l'angle familial, c'était un crime. D'un point de vue plus général, c'était surtout une bêtise. Cette fille était assez vulgaire et, je m'en excuse, très flattée de ce qui lui arrivait. Et j'aurais eu toutes les peines du monde à m'en dépêtrer. Ma femme a tout découvert mais après plusieurs crises de larmes et l'inévitable scène de la malle et du départ, elle a pris la chose d'une manière plus humaine et sur l'intervention et les conseils d'une amie, elle a tout pardonné. Au fond, j'étais surtout satisfait d'être débarrassé de la gouvernante et je ne l'ai jamais regrettée. Mais le cœur de l'homme est si plein de contradictions, que si ma femme m'avait le moins du monde persécuté avec cette histoire, j'aurais été très capable, moi aussi, de devenir lyrique et de m'enfuir, pour aller où ? avec une créature que je payais pour moucher mes fils ! Maintenant cela t'inté-

ressera peut-être de savoir que l'amie qui est intervenue d'une manière si décisive auprès de ma femme, c'était Anna !

Silence.

KARÉNINE. — Je goûte beaucoup ta philosophie, Stiva, mais entre toi et moi il n'y a pas de commune mesure. J'aimais Anna et le détachement ne s'accorde pas avec la passion. C'est un sentiment destructeur. L'amour d'Anna pour cet homme ruine ma vie. J'essaierai donc jusqu'à la limite de mes forces de ruiner la vie d'Anna et d'empêcher son bonheur. C'est dans la logique de la violence, et le pardon des injures ne se pratique pas en amour. Je suis blessé dans mon orgueil, dans ma virilité et dans ma tendresse, et il faudrait que je sois véritablement châtré pour accepter qu'elle couche avec un autre, sous mes yeux, sans intervenir. Voilà. N'attends de moi, et je l'ai prévenue, ni maxime fataliste, ni laisser-aller bon enfant. Le mariage est, pour moi, un sacrement intangible, un engagement unique qui ne laisse place à aucune interprétation, à aucun accommodement, c'est un acte grave, définitif, et pour lequel toute légèreté est intolérable.

STIVA. — Tu es fou, Alexis. Tu ne vois pas que tu juges ta propre cause et que tu plaides contre toi-même.

KARÉNINE, *se levant.* — La question est réglée. Il est inutile d'y revenir. J'ai tout fait pour cette femme, elle a tout piétiné dans la boue, c'est son élément, qu'elle y reste mais j'en préserverai mon fils.

STIVA. — Tu ne vas pas lui enlever Serge ?

KARÉNINE. — Sans aucun doute.

STIVA. — C'est monstrueux !

KARÉNINE. — Ce serait plus monstrueux encore qu'il vive avec l'amant de sa mère.

On frappe.

STIVA. — Entrez... *(Un serviteur entre, remet un papier à Stiva.)* On vient d'apporter pour toi cette dépêche de Pétersbourg, Alexis.

KARÉNINE, *l'ouvrant.* — C'est admirable... Ecoute ça : « Anna au plus mal. Vous supplie venir et lui pardonner. Faites vite. Betsy ». Décidément, elle ne reculera devant aucun moyen. Elle doit être sur le point d'accoucher. C'est probablement de cela qu'il s'agit. Mais quel est leur but ? Légitimer l'enfant ? Me compromettre ? Empêcher le divorce ?...

STIVA, *avec indignation.* — Alexis !

KARÉNINE. — Et si cela était vrai, la mort est une solution qui résoudrait d'un seul coup toutes nos difficultés.

STIVA, *avec mépris.* — Voilà ce qu'on peut faire avec des principes ! Si c'était vrai, si c'était vrai que la souffrance, l'approche de la mort la conduise à se repentir, et que tu refuses d'y aller, en prenant cet appel pour une ruse, non seulement ce serait abominable, mais ce serait stupide de ta part.

Stiva tourne le dos à Karénine et s'apprête à sortir.

KARÉNINE. — Stiva ! Fais-moi chercher voiture, je te prie.

La lumière s'éteint brusquement.

Chambre d'Anna.

La lumière se rallume aussitôt et un dans lequel Anna est étendue, appa C'est la chambre d'Anna. Vronski, a un fauteuil, pleure, la tête dans ses ma Anna a les yeux brillants et ses m tordent un coin de la couverture.

ANNOUCHKA, *allant à la rencontre Karénine.* — Dieu merci, vous voilà, monsie Madame a accouché hier... Elle est à t extrémité...

Karénine pénètre dans la pièce. Lors Vronski l'aperçoit, il fait un effort lui-même et se lève.

VRONSKI, *le visage inondé de larmes.* — médecins disent qu'il n'y a plus d'espoir suis à votre disposition... Mais... permettez- de rester ici. Je suis entre vos mains ! Je..

Il sanglote.

ANNA. — Car Alexis, je parle d'Al Karénine... Comme c'est étrange et cruel q se nomment Alexis tous les deux, n'est-ce p Alexis ne m'aurait pas refusé... Il m'au pardonnée... Il est si bon, il ne sait pas même comme il est bon... Mais pourquoi vient-il pas ?... Ah ! Mon Dieu !... Qu horrible angoisse ! De l'eau, vite... *(Le doc se penche sur elle et lui prend la main.)* mais ce n'est pas bon pour ma petite Emmenez-la ! S'il revient, ça lui fera d peine de la voir, Annouchka.

ANNOUCHKA. — Il est arrivé, madame est là !

ANNA, *elle le regarde et ne le voit pas* Vous dites qu'il ne pardonnera pas ? P que vous ne le connaissez pas. Personne n connaissait... sauf moi ! C'est pour cela tout était devenu tellement pénible. Il faut vous sachiez que Serge a exactement les m yeux que lui. Voilà pourquoi je ne pou plus les voir. A-t-on fait dîner le petit suis sûre que tout le monde l'oublie... Lu ne l'aurait pas oublié... *(Elle aperçoit K nine.)* Alexis... viens ici ! Je me dépêche je n'en ai plus pour longtemps. La fièvr me reprendre et je ne comprendrai plus ri Maintenant, je comprends... je comprends t et je vois tout... *(Le visage de Karé exprime une vive souffrance. Il veut pa n'y parvient pas.)* Oui, ne sois pas éton *(Elle le regarde avec tendresse et une gr exaltation.)* Je suis toujours la même ! il y a une autre femme en moi. Et j'ai d'elle. C'est elle qui s'est éprise de lui, ce n pas moi !... Maintenant, c'est bien moi entière... *(Karénine s'abat brusquemen genoux sur le corps de sa femme en se cac la figure.)* Je meurs, je vois que je mourir ! Tu n'as qu'à lui demander. *désigne le docteur.)* Je sens de nouveau poids aux mains, aux pieds, aux doig

Regarde comme mes doigts sont énormes... J'ai besoin que tu me pardonnes... Non, tu ne peux pas me pardonner... Non, non, va-t'en, tu es parfait, trop parfait... *(Karénine sanglote, agenouillé près du lit d'Anna. Elle lui entoure la tête de son bras. Elle parle avec une fierté provocante.)* Maintenant, adieu... vous tous... Adieu ! Otez-moi ces fourrures ! Découvre ton visage, Alexis Vronski, découvre ton visage... Alexis Alexandrovitch, découvre-lui le visage... Je veux le voir... *(Vronski se lève. Karénine aussi. Ils s'avancent l'un vers l'autre.)* Donne-lui la main... Pardonne-lui... *(Karénine donne la main à Vronski sans retenir ses larmes.)* Dieu soit loué ! Maintenant tout est prêt ! Voilà... Comme ces fleurs sont mises là sans goût... Elles ne ressemblent pas du tout à des violettes... Mon Dieu !... Quand cela finira-t-il... Donnez-moi de la morphine, docteur... De la morphine... Oh mon Dieu, mon Dieu...

Vronski se détourne et gagne la porte.

KARÉNINE, *le retenant.* — Restez ! Il faut que je vous explique les sentiments qui m'ont guidé jusqu'à présent et ceux qui détermineront ma conduite, afin que vous ne commettiez pas d'erreur à mon sujet. Vous savez que j'ai décidé de divorcer et que j'ai fait les premières démarches. Je ne vous cacherai pas qu'en m'engageant dans cette voie, j'étais irrésolu, je souffrais... J'étais poursuivi par le désir de me venger d'elle et de vous. Lorsque j'ai reçu ce télégramme, je suis arrivé ici dans les mêmes sentiments. Je dirai plus, je désirais sa mort. Mais... je l'ai revue ! Et j'ai compris ! Et je lui ai pardonné... Je lui ai pardonné sans réserve. Je prie seulement Dieu de ne pas m'ôter cette joie du pardon... Vous pouvez me piétiner dans la boue, je ne l'abandonnerai pas et je ne vous dirai pas un mot de reproche. Mon devoir est nettement tracé, je dois rester avec elle. Si elle désire vous voir, je vous le ferai connaître, mais je pense que pour le moment, il vaut mieux vous éloigner.

Vronski lui serre la main et sort. Karénine se retourne vers Anna. Le médecin lui a pris de nouveau la main, puis il regarde Karénine d'un air grave. Karénine marche lentement comme un automate vers le lit d'Anna pendant que la lumière descend.

RIDEAU

ACTE II

L'Hôtel de Vronski.

Le soir, sous la lampe. Près de la table, Anna lit. Vronski feuillette des papiers. Silence. Anna laisse aller le livre sur ses genoux et regarde devant elle. Au dehors, des chiens aboient.

ANNA. — Tu m'aimes ? *(Vronski fait vigoureusement « Oui » de la tête.)* C'est merveilleux !... Tu ne sors pas ce soir ?

VRONSKI. — Si.

ANNA, *déçue.* — Ah ! *(Silence.)* Tu es obligé ?

VRONSKI. — Je dois revoir l'architecte. C'est pour lui que j'essaie de terminer les comptes.

ANNA. — Il sera seul, enfin, je veux dire, il n'y aura pas sa femme, pas d'invités ?

VRONSK. — Je ne sais pas, ma chérie.

ANNA. — Reviens vite ! Tu n'y vas que pour les travaux, n'est-ce pas ?

VRONSKI, *souriant.* — Ecoute, Anna ! Tu es comme une guêpe, ce soir. *(Il pose son crayon.)* Voilà ! Deux cent quarante mille six cent roubles, mais ce sera un bel hôpital ! Je ferai construire les bâtiments des contagieux plus tard. Il va falloir se décider pour le nom...

ANNA. — Ce sera la « Fondation Alexis Vronski », non ?

VRONSKI. — Anna Vronski, j'aurais mieux aimé...

ANNA, *sans conviction.* — Peut-être qu'à l'inauguration, ce sera possible. Combien de temps vont durer les travaux ?

VRONSKI. — Un an, probablement.

ANNA. — Oh, dans un an, tout sera fini, nous serons mariés.

VRONSKI, *avec tristesse.* — Pourquoi dire cela ? Pourquoi dire cela à haute voix, alors que dans notre cœur, nous savons bien que, maintenant, il ne consentira jamais au divorce ! N'en parlons plus. Je pense que ce sera plus digne.

ANNA. — Non, ne te fâche pas !

VRONSKI, *après un silence.* — Ce n'est pas cela qui me fâche. Ce qui me fâche, c'est que, dans le fond, tu ne désires pas le divorce plus que lui !

ANNA, *tristement.* — J'ai peur pour Serge, c'est tout !

VRONSKI. — Moi, j'ai peur pour notre fille qui, jusqu'à nouvel ordre, s'appelle Karénine.

Il se lève.

ANNA. — Tu ne t'en vas pas encore ?

VRONSKI. — Mais je suis déjà en retard...

ANNA. — Viens ici ! Tu es bien plus en retard avec moi, ce soir... J'ai eu un amant distrait, dans un autre monde, qui m'a griffonné sous le nez pendant tout le dîner.

VRONSKI. — J'essaie d'être bon à quelque chose !

ANNA. — Tu t'ennuies ?

VRONSKI. — Ne dis pas de bêtises.

ANNA. — Tu veux que nous sortions un peu plus souvent ?

VRONSKI. — Non, en dehors de l'hôpital, je n'ai envie que d'être ici avec toi... Tu as su que Serpoukhovskoï est nommé général de brigade ?

ANNA. — Non. C'est important ?

VRONSKI. — Assez, oui. Mais c'est encore une histoire politique. Serpoukhovskoï est tout, sauf un soldat. C'est l'homme d'un parti.

ANNA. — Je ne le connais pas... Si tu regrettais l'armée, tu me le dirais, n'est-ce pas ? C'est que je ne comblerais plus ce vide... que je ne serais pas tout pour toi ?

Vronski la regarde, puis l'embrasse sans répondre.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* — Je vous demande pardon, Votre Excellence. M. Stéphane est en bas, madame. Il demande à être reçu par vous.

VRONSKI. — Oui... Je te laisse.

ANNA. — Attends ! *(Au domestique :)* Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement ?

LE DOMESTIQUE. — Eh bien, il m'a dit qu'il désirait être reçu par vous, madame...

ANNA. — Dans quelques minutes. *(Le domestique sort. Elle se lève vers Vronski.)* Qu'est-ce qu'il me veut ?

VRONSKI, *s'habillant.* — C'est ton frère... Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ! Il ne t'a pas vue depuis six mois.

ANNA. — Pourquoi a-t-il l'air de vouloir t'éviter ?

VRONSKI. — Il est l'ami de Karénine.

ANNA. — Avant tout, il est mon frère.

VRONSKI. — Tu peux le recevoir tout de suite puisque je m'en vais.

ANNA, *subitement méfiante.* — Et comme ça, tu seras débarrassé de moi pour toute la soirée...

VRONSKI, *il s'approche d'elle, lui prend tendrement le visage.* — Non, ne faisons pas ça ! Pas nous. « Un grand amour pur et digne pour que cela en vaille la peine », n'est-ce pas ? Ma petite Anna a été bougon, ce soir ! Chut ! Tu vas encore dire une bêtise. On ne peut pas toujours vivre dans l'extase, naturellement, mais préservons-nous de devenir comme eux ! Ferme les yeux. *(Anna obéit.)* Je t'embrasse comme ça, sur tes longs cils. Ne pense plus à rien et attendons tous les deux de toutes nos forces le moment où je vais revenir. A tout à l'heure !

Il sort doucement. Anna reste encore un instant les yeux fermés. Quand elle les ouvre, il a disparu.

ANNA. — Je peux bien te le dire, puisque tu ne m'entends pas : je suis jalouse ! Pas des femmes ; de ton besoin de t'agiter, de vivre en homme... Tu es sorti ce soir surtout pour te prouver que tu es libre. Homme... dur... égoïste... volontaire... Homme ! Et moi... Je suis trop exigeante, je veux ton âme d'homme et ce que tu ne me dis pas, tes désirs d'homme ! *(Elle soupire.)* Comme je suis seule encore une fois ! C'est trop difficile...

STIVA, *qui vient d'entrer doucement.* — Qu'est-ce qui est trop difficile, petite sœur ?

ANNA, *sautant gaîment sur ses pieds.* — Ah, je t'avais oublié, toi !

Ils s'étreignent longuement.

STIVA. — Pas ce soir seulement ? Il y a longtemps que vous êtes rentrés ?

ANNA. — Tu n'étais pas à Pétersbourg. Nous sommes venus nous installer ici pour surveiller les travaux.

STIVA. — Montre-moi tes yeux. Indéchiffrables, je n'ai pas le code... Bonheur sur fond de mélancolie !

ANNA. — Je suis merveilleusement heureuse.

STIVA. — Je le souhaite.

ANNA. — Parce que c'est ma seule excuse, n'est-ce pas ?

STIVA. — Je ne t'apprendrai rien, je pense, en te disant que les bonnes langues n'étaient pas toutes de ton côté.

ANNA. — Je sais, oui...

STIVA. — Ç'a été une tornade, des cris d'animaux dans la jungle !

ANNA. — Je ne suis pas la première femme à Pétersbourg qui ne s'entend plus avec son mari !

STIVA. — Ah, ce n'est pas ça... Mais en vous pardonnant, Karénine a retourné la situation comme un gant. Du coup, c'est lui qui est devenu la victime. Et, qu'en récompense de sa magnanimité, tu l'aies planté là dès la fin de ta maladie, pour t'en aller avec ton amant faire un deuxième voyage de noces... Il est devenu impossible de prendre ton parti. Je n'ai pas essayé... *(Un silence.)* Et quand on a su, en plus, que tu avais laissé Serge...

ANNA. — Je t'en supplie !

STIVA. — Et moi, tu crois que je me réjouis ?

ANNA. — C'est moi qui, à ce moment-là, ai refusé le divorce. Il me l'offrait. J'ai encore la lettre. Je ne voulais pas être moins généreuse que lui et divorcer au moment de sa vie où il avait le plus besoin d'être aidé. C'est pour lui que je me suis privée de Serge, pour qu'il ne soit pas seul.

STIVA. — Le point faible, c'est ton départ.

ANNA, *en s'animant.* — J'avais besoin de vivre, Stiva ! C'était une réaction de malade. Karénine m'avait étouffée si longtemps. Je me suis sauvée ; j'ai couru de toutes mes forces. Après, si tu savais comme ça été merveilleux à Naples, à Venise. Comme Vronski a été attentif avec moi, délicat ! Trois mois miraculeux ! C'était ça, le bonheur ! Même si ce n'était pas du goût de cette poignée d'hypocrites qu'on appelle la bonne société de Pétersbourg.

STIVA. — Et maintenant, tu es tout à fait heureuse ?

ANNA. — Non ! Tu sais bien que non. Comment le pourrais-je... il y a quatre mois que je n'ai pas vu Serge ! Je ne suis rentrée d'Italie que pour lui. J'écris à Karénine deux fois par semaine pour lui demander de voir mon enfant et il ne répond même pas ! Quant au divorce, il n'en est plus question. Il ne l'accordera jamais. Et cela met Vronski, lui aussi, à la torture ! De sorte que nous avons recommencé tous les deux à souffrir... Tu as vu le petit ?

STIVA, *après une très légère hésitation.* — Non, il est à la campagne.

ANNA. — Qui s'en occupe ?

STIVA. — Katia, je suppose, et un professeur. Je sais qu'il va bien.

ANNA. — Il va bien ?

STIVA. — Très bien.

ANNA, *vivement.* — Tu baisses les yeux. Il est malade.

STIVA. — Mais non !

ANNA. — Tu mens ! Jure-le moi.

STIVA. — Je le jure.

ANNA. — Sur la tête de tes enfants.

STIVA. — Sur la tête de mes enfants.

ANNA. — Non, dis toute la phrase : « Je jure que Serge va bien, qu'il ne lui est rien arrivé, jamais... Je le jure sur la tête de mes trois enfants, qu'ils soient aveugles si je mens ! »

STIVA. — Anna !

ANNA, *à la torture.* — Tu n'oses pas ! Il lui est arrivé quelque chose !

STIVA. — Annouchka, il est bien portant, je le jure !

ANNA. — Non !

STIVA. — Si ! Ce n'est pas ça. Il y autre chose...

ANNA. — Dis-le moi ! Quoi que ce soit, dis-le moi tout de suite !

STIVA. — Ce n'est que moral, mais...

ANNA, *avec violence.* — Qu'est-ce que c'est ?

STIVA. — C'est moral, je te le dis, seulement moral !

ANNA, *durement.* — Parle maintenant !

STIVA. — Karénine lui a fait croire que tu étais morte. *(Elle regarde un instant Stiva sans comprendre, puis brusquement elle s'abat sur le canapé et le choc est tellement grand, qu'elle ne pleure pas tout de suite.)* Anna, je ne voulais pas te le dire, mais... *(Anna éclate en larmes.)* Ah, mon Dieu, que tout cela est atroce.... *(Un silence. Un chien aboie dans la nuit. Stiva arpente la pièce, en proie à une grande émotion.)* Demain, j'irai voir Karénine. Demain. Je lui dirai que la question doit être tranchée par des tiers. Qu'il ne peut pas se faire justice et que même si la loi lui en donne le droit, au-dessus de la loi, il y a la conscience humaine et, puisqu'il est croyant, la conscience divine.

La lumière s'éteint brusquement et un projecteur éclaire de l'autre côté de la scène la comtesse Lydie, qui parle à Karénine. Celui-ci est assis dans un fauteuil éclairé par la braise du foyer et regarde droit devant lui sans bouger.

LA COMTESSE LYDIE, *avec véhémence.* — Dieu, mon ami, Dieu qui nous voit et qui nous juge... Dieu va-t-il permettre cela ? Vous lui rendriez Serge ! Allons, Alexis, pesez en vous-même les conséquences d'une nouvelle faiblesse. L'enfant la croit morte. Il vénère maintenant sa mémoire, il ignore tout de sa conduite et vous iriez, pour une courte entrevue, troubler cette petite âme candide en faisant d'un pur souvenir, une réalité dégradante !... Mais ce serait une punition atroce pour Serge...

Un projecteur découvre de l'autre côté de la scène, Anna, assise près de la cheminée, la tête entre les mains et Stiva qui marche autour d'elle. Les répliques suivantes sont dites simultanées par les deux groupes, qui ne sont, naturellement, jamais sensibles à la présence l'un de l'autre. Une zône d'ombre les sépare.

STIVA. — Il n'est pas naturellement insensible, quelqu'un le pousse...

LA COMTESSE. — Qui ? Qui a pu vous porter à envisager cette solution extrême ? Ne voyez-vous pas que, de votre fermeté, dépend le salut de votre fils et le vôtre ?

ANNA, *au travers de ses larmes.* — Hier, j'ai écrit à la comtesse Lydie. C'est une catholique fervente. Je lui ai demandé d'intervenir par charité chrétienne, mais je ne pouvais pas penser que...

KARÉNINE. — Ses lettres accusaient une si vive souffrance, c'est son fils et, dans son éducation, elle s'était montrée, jusque-là, sans reproche...

LA COMTESSE, *avec ironie.* — Depuis, elle lui a donné encore de meilleurs exemples ? A moi aussi, elle a osé écrire une rengaine larmoyante... pour que j'intercède auprès de vous.

ANNA, *d'une voix saccadée, entrecoupée par les larmes.* — Je lui disais : « Madame... je souffre d'être séparée de mon fils. Je vous supplie de me le laisser voir une seule fois avant de partir... »

LA COMTESSE, *lisant la lettre.* — « Pourrai-je venir à la maison ou me ferez-vous savoir si je puis le voir au dehors... Je n'envisage pas un refus, connaissant votre magnanimité ». A quoi pense-t-elle ? Je ne lui répondrai pas...

STIVA. — Demain j'irai voir Alexis...

ANNA. — Tout est perdu, maintenant...

STIVA. — Je lui dirai que lui seul peut faire cesser tes souffrances.

LA COMTESSE. — Et ne cédez pas, surtout à la tentation de voir en elle une mère douloureuse. Anna n'aime pas son fils.

ANNA. — Je voudrais être morte.

LA COMTESSE. — C'est elle qui a choisi de le perdre, comme nous choisissons tous ce que nous appelons notre destin. Anna s'enfonce mécaniquement dans son malheur et plus

aucune force humaine ne pourrait la faire revenir en arrière.

ANNA. — Plus personne ne peut m'aider.

LA COMTESSE. — Elle est rayée du monde, effacez-la de votre vie... *(Karénine lève les yeux et la regarde.)* Oubliez-la, voilà votre vraie conduite ! *(Il lui baise la main.)* Demain je ferai dire une messe à son intention.

La lumière fond des deux côtés et les deux groupes disparaissent.

A l'Eglise.

On découvre sept personnages, les hommes debout et les femmes à genoux. Parmi eux, Betsy et Touchkiévitch. On entend une musique religieuse.

UNE VOIX. — Anna est malheureuse...

KARTASSOFF. — Anna est malheureuse...

LA COMTESSE LYDIE. — Dieu soit loué ! Il y a une justice.

TOUCHKIEVITCH. — La Divine Justice... Anna est malheureuse...

BETSY. — Ils sont revenus d'Italie parce qu'ils s'ennuyaient.

LE PRINCE KEDROV. — Ils s'ennuient. Elle l'ennuie.

L'AMBASSADEUR. — Elle l'assomme, vous voulez dire ! Vous avez vu cette mine qu'elle a ?

Mme KARTASSOFF. — Elle se ronge de l'intérieur. Son âme la ronge.

L'AMBASSADEUR. — C'est bien fait; ça lui apprendra !

KEDROV. — On les a chassés de Parme. Ils auraient participé à des orgies.

BETSY. — Des orgies romaines ?

TOUCHKIEVITCH. — Non ! Pas romaines, c'était à Parme !

LA COMTESSE. — On dit tout de même des orgies romaines.

KARTASSOFF. — Au retour, le navire qui les portait a failli sombrer dans les flots.

LA COMTESSE. — Ça ne m'étonne pas, c'est une femme dangereuse.

TOUCHKIEVITCH. — Une femme perverse... une femme à drames...

BETSY. — Que va-t-elle devenir ? Mon Dieu...

KEDROV. — Dieu décidera.

L'AMBASSADEUR. — Et le Tzar !

Mme KARTASSOFF. — Que dit le Tzar ?

L'AMBASSADEUR. — Le Tzar a dit quelque chose ?

KEDROV. — Le Tzar dit que... le Tzar dit que... je n'ose pas le dire...

TOUS. — Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ? Qu'est-ce qu'il a dit, mon Dieu !

KEDROV. — Il a dit que... il a dit que... qu'il ne dirait rien.

TOUS. — Oh ! Oh !

KEDROV. — Que c'était à Dieu à parler.

BETSY. — Il parlera...

TOUCHKIEVITCH. — Dieu parlera...

LA COMTESSE. — Il parle en nous-même ! Ecoutons-le !

KARTASSOFF, *tendant l'oreille.* — Que dit-il ? Mais qu'est-ce qu'il dit ?

UNE VOIX, *elle semble venir de l'au-delà.* — Aime ton prochain comme toi-même ! AIME TON PROCHAIN COMME TOI-MEME !

LA COMTESSE. — Oui, oui, c'est entendu Mais vous avez dit aussi, Seigneur...

TOUCHKIEVITCH. — Celui...

BETSY. — Par...

KEDROV. — Qui...

L'AMBASSADEUR. — Arrive...

Mme KARTASSOFF. — Le...

L'AMBASSADEUR. — Scan...

KEDROV. — Dale...

BETSY. — Périra...

TOUCHKIEVITCH. — Par...

LA COMTESSE. — Le...

KARTASSOFF. — Scan...

LA COMTESSE. — Dale... Dieu a parlé ! Qu'elle périsse ! C'est la Volonté Divine...

TOUS. — Amen !

Ils se signent. Chants liturgiques. La lumière fond devant le tulle, cependant que derrière elle s'éclaire doucement...

La chambre de Serge.

On découvre un lit d'enfant sur lequel sont assis Anna, qui a gardé son manteau et son chapeau, et le petit Serge en chemise de nuit. Il est huit heures du matin.

ANNA, *en riant.* — Comme tu es maigre, mon poussin ! Et comme tu as grandi ! Tu es immense !

SERGE. — Je sais. Et si tu savais comme je nage bien, maintenant ; à la piscine, je fais l'aller et retour.

ANNA, *elle le serre contre elle.* — C'est merveilleux !

SERGE, *avec animation.* — Deux fois de suite ! En largeur, naturellement.

ANNA. — Ne dépasse jamais tes forces, Koutik !

SERGE. — Oh, je suis solide... Regarde comme je les soulève... *(Il empoigne de petites haltères.)* Je fais ça tous les matin... Une-deux, une-deux... c'est bon pour les muscles ! C'est facile ! *(Il regarde sa mère avec tendresse.)* Comme tu es jolie ! Tu es plus blanche qu'avant !

ANNA, *qui retient ses larmes de toutes ses forces.* — Je suis un peu émue, tu comprends.

SERGE. — Oh, moi aussi ! Quand j'ai entendu ta voix, j'ai su tout de suite que tu étais là. Que tu venais me voir ! Tu penses bien que je n'ai jamais cru que tu étais morte.

ANNA. — C'est vrai ?

SERGE. — C'est papa qui me l'a dit le premier. Et puis la comtesse Lydie est venue me raconter que tu étais au Ciel et que je devais prier pour toi. J'ai prié, mais pour que tu reviennes. Tu as vu Basile Loukitch ? Ne crois que je suis bête, tu ne le connais pas. *(Gravement :)* Je savais que tu viendrais aujourd'hui ; c'est à lui que je l'ai dit. Je le savais, j'en étais sûr, parce que c'est mon anniversaire ! *(Gaîment :)* Je vais vite m'habiller et nous irons jouer dans le jardin.

veux ? Est-ce que tu vas rester toute la urnée ?

Il se lève.

ANNA. — Non, pas aujourd'hui. Aujourd'hui, ne peux pas.

SERGE, *éclatant de rire.* — Tu es assise sur es affaires. Tu sais, je m'habille tout seul aintenant, mais je ne me lave plus à l'eau oide. Papa me l'a défendu. Qu'est-ce qu'il y a ans cette belle boîte ?

ANNA. — Un cadeau, ton cadeau d'anni- ersaire !

SERGE, *lui sautant au cou.* — Oh, maman ! e peux l'ouvrir ? Non, attends ! J'aime mieux eviner d'abord ! C'est quelque chose que aime ?

ANNA. — Oui...

SERGE. — Que tu savais que j'avais envie ?

ANNA. — Dont tu savais... Dont, mon chéri !...

SERGE. — Dont je savais !

ANNA, *elle rit.* — Tu m'en avais souvent arlé !

SERGE. — Tout de suite avant que tu t'en lles en voyage ?

ANNA. — Oui.

SERGE. — Qu'est-ce que ça peut bien être ? u es allée loin ?

ANNA. — Très loin, mon chéri.

SERGE. — Où était-ce ? Tu as pris le train ?

ANNA. — Le train d'abord, puis le bateau.

SERGE. — Ce que tu as de la chance ! Tu es estée longtemps dessus ?

ANNA. — Sur le bateau ? Une semaine !

SERGE. — Je sais ! C'est un bateau !

ANNA. — Non.

SERGE, *avec espoir.* — Un train ?

ANNA. — Une locomotive.

SERGE. — Elle est grande comme toute la oîte ? Oh, maman ! *(Il l'embrasse furieu- ement.)* Ma maman, maman chérie ! Merci ! e t'en vas plus... Tu ne vas plus partir, hein !

ANNA. — Non, mon amour.

SERGE. — Enlève ton chapeau ! On va ouvrir paquet ensemble. Oh ! que c'est lourd !... 'est bien emballé... *(Il ouvre la boîte.)* Oh ! 'est une vraie ! Ce que tu es gentille ! omment savais-tu que c'était une vraie que je oulais ?

ANNA. — Je l'ai deviné, tu vois ? Les amans savent très bien ce que veulent leurs etits garçons...

SERGE. — Oh, il y a un conducteur dedans... eux...

ANNA. — Celui-là, c'est celui qui charge le harbon...

SERGE. — Je sais... Pour faire de la vapeur... asile Loukitch m'a appris cela l'autre semaine.

ANNA. — Appuie sur le frein, maintenant... à...

Serge obéit, on entend une petite musique.

SERGE. — Et elle joue un air ! C'est joli... 'est drôle pour une locomotive... *(Un domes- ique, Vassia, le jeune moujik, entre.)* Tu as u, Vassia, Maman est là, elle viendra me voir ous les jours, maintenant.

Le domestique s'incline et s'approche d'Anna.

VASSIA, *à voix basse.* — C'est pour vous prévenir, Votre Excellence... *(Plus bas encore :)* Monsieur est réveillé.

Il s'incline encore une fois et sort.

SERGE, *comprenant d'un seul coup.* — Ne t'en vas pas ! Il ne va pas venir tout de suite.

ANNA. — Aujourd'hui je ne peux pas rester, mais je te promets de revenir demain, je te le promets. Mon chéri, il faut que...

Elle ne peut pas achever, inondée de larmes.

SERGE, *bouleversé.* — Ne pleure pas, maman chérie ! Ne pleure pas ! Demain, tu reviendras. Nous irons manger des crêpes, tu sais, comme on faisait. Ne sois pas triste, maman... Ma petite maman !

ANNA. — Mon petit Koutik ! Aime-le, ton papa, aime-le très fort, il est meilleur que moi, il... Mon petit, mon beau petit...

SERGE. — Personne n'est meilleur que toi...

On entend des pas précipités. Vassia revient et Serge comprend en voyant sa mine effrayée. Il se jette en pleurant, la figure sur son oreiller. Anna lui écarte une dernière fois les mains pour l'embrasser. Karénine paraît. Anna se lève, ramasse son chapeau, on entend les sanglots de Serge et, tenant son chapeau à la main, Anna sort vite sans tourner la tête.

KARÉNINE, *s'adressant à Vassia.* — J'interdis absolument qu'on laisse entrer cette personne, vous m'entendez ? Je ne le redirai plus.

VASSIA. — C'est son enfant, Excellence.

KARÉNINE. — Vous avez dit quelque chose ?

VASSIA. — Il est à elle et personne ne peut l'empêcher de le voir !

KARÉNINE. — Allez-vous-en !

VASSIA. — C'est un crime.

KARÉNINE. — Vous quitterez cette maison sur le champ.

La lumière s'éteint brusquement. Puis un projecteur éclaire la comtesse Lydie. Debout, à quelque distance d'elle, Karénine.

LA COMTESSE. — Bravo ! Eh bien, qu'est-ce que je vous avais dit ? Elle a eu l'audace de venir sans ordre de vous ! Elle n'a plus ni foi, ni dignité, plus aucun sens moral. Oser revenir dans votre maison, et de ses mains impures, caresser votre fils ! Pouah ! Quelle veulerie ! Quand on a choisi l'ordure, il faut avoir le courage d'y rester ! C'est une créature... Dieu ait son âme, mais sur cette terre, elle est perdue...

La lumière s'éteint. La comtesse disparaît. Un autre projecteur éclaire Betsy.

BETSY. — Elle est perdue ! Anna est perdue ! Touchkiévitch !

TOUCHKIEVITCH. — Elle est perdue ?

Première nouvelle... Je croyais que c'était fait depuis longtemps...

Ils disparaissent.

Le salon chez Vronski.

Le salon est vide lorsque la lumière se fait. Anna paraît. Elle s'assied sans ôter son manteau et regarde devant elle. Elle a toujours son chapeau à la main. Un long silence. On frappe. Anna ne bouge pas. On frappe encore. Puis Annouchka entre timidement.

ANNOUCHKA. — Madame ne désire rien ?

ANNA, *immobile.* — Non.

ANNOUCHKA. — Vous n'êtes pas souffrante, madame ? Vous ne voulez pas vous débarrasser ?

ANNA. — Laisse-moi...

ANNOUCHKA. — Vous devriez prendre quelque chose, madame...

ANNA. — Laisse-moi...

ANNOUCHKA, *inquiète.* — Monsieur est là, avec le capitaine Dimitri Pavlovitch. Je vais lui dire qu'il vienne tout de suite...

Elle sort rapidement. Anna ne bouge toujours pas. Vronski entre.

VRONSKI, *allant vivement à elle.* — Je ne savais pas que vous étiez rentrée ! Mitia est là. Il est venu nous saluer...

ANNA, *prenant nerveusement la main de Vronski.* — Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Tu n'as pas changé, tu m'aimes ?

VRONSKI. — Qu'est-ce qu'il y a Anna ?

ANNA. — J'ai besoin que tu me le dises.

VRONSKI. — Est-ce que tu ne le sais pas ?

ANNA. — Oui... Quand partons-nous ? Je ne peux plus rester à Pétersbourg.

VRONSKI. — Le plus tôt possible. *(Il s'assombrit.)* Tu ne peux pas savoir comme notre vie ici me pèse à moi aussi !

ANNA, *alarmée.* — Pourquoi me dis-tu ça sur ce ton glacé ?

VRONSKI, *se retournant.* — Ça ne t'ennuie pas que je fasse entrer Mitia ?

ANNA. — Réponds : pourquoi ?

VRONSKI, *appelant.* — Viens, Mitia...

MITIA, *il entre et baise la main d'Anna.* — Bonsoir, Anna Arcadievna.

ANNA, *machinalement.* — Comment allez-vous, capitaine ?

VRONSKI. — Il va bien, il part pour Tachkent.

ANNA. — En mission ?

VRONSKI. — Il va se battre.

ANNA, *se levant, cependant que Vronski l'aide à se débarrasser.* — Sommes-nous en guerre ?

MITIA. — Nous allons l'être bientôt, je crois.

ANNA, *après un silence.* — Une autre horreur !

VRONSKI. — Je ne suis pas de votre avis ! Ce n'est pas une si mauvaise position pour un soldat.

ANNA. — Mais pour la mère du soldat ?

MITIA. — Il ne faut pas penser aux mères.

ANNA. — Asseyez-vous tous les deux et, puisque vous partez, ne soyons pas tri... Donne de la vodka, Annouchka ! Moi qu... bois jamais, capitaine, je veux vous f... honneur pour votre dernier soir ici... Al... m'a dit souvent qu'au régiment, vous étie... première force à la vodka !

MITIA, *modeste.* — C'est une occupa... comme une autre.

ANNA, *avec une gaîté fébrile.* — Si plaisa... parfois...

VRONSKI. — Anna !

ANNA. — Quoi, Anna ? Ton ami, je supp... n'a plus d'illusions sur notre vie commu... A votre santé, capitaine. Vous tuerez beauc... d'hommes, puisque ça vous sera permis. ... guerre, il faut tuer, le plus possible ; on ... remerciera pour ça. Et plus vous tuerez, ... on vous remerciera. Si c'était la paix, ... contraire, on dérangerait tout un tribunal ... beaucoup moins que ça... pour une erre... pour un oubli... Vous seriez un renégat au... d'être un héros. Comme c'est curieux, n'e... pas ? Pour le même geste !

MITIA, *un peu surpris.* — Evidemment...

ANNA, *avec animation.* — Sortons ce ... tous les trois. J'ai envie de sortir avec ... capitaine. *(A Vronski :)* Si nous allio... l'Opéra ?

MITIA. — C'est une bonne idée ! J'y vais... Patti chante ce soir. C'est le gala de ses adi...

ANNA. — C'est le jour... le jour des adi... Il ne faut pas manquer celui-là non plus. ... avez une loge ?

MITIA. — J'ai la mienne... Et si vous ve... me faire l'honneur...

VRONSKI, *sèchement.* — Pardonne-moi, ... mais Anna est plus fatiguée qu'elle ne le ... et je ne crois pas qu'elle veuille réelle... aller à l'Opéra.

ANNA. — Qu'est-ce qui pourrait ... empêcher ? Annouchka !

VRONSKI, *il la regarde.* — Rien, en effe...

ANNA. — Je ne suis pas fatiguée du ... *(Annouchka entre.)* Prépare ma robe de ve... rouge et les bijoux que je mets avec...

VRONSKI, *plus doucement.* — Anna...

ANNA, *avec une gaîté qui est presqu... désespoir.* — Quoi, Anna ? Vous ne save... dire Anna, ce soir ! Ayez un peu d'imagin...

VRONSKI. — Je regrette que vous ne ve... pas comprendre.

ANNA. — Quoi ? Que vous êtes bou... *(A Mitia :)* C'est à neuf heures naturellem...

MITIA, *embarrassé.* — A neuf heures, n...

ANNA. — Ne l'écoutez pas, Mitia. Il a... de l'opinion du monde ! L'opinion du m... à Pétersbourg, ça fait quarante personn... encore, ils sont gâteux pour la plupar... n'est pas très courageux pour un soldat, ... en retraite.

VRONSKI, *froidement.* — Pardonne... Anna, mais je suis au regret de vous dir... je ne vous accompagnerai pas.

ANNA. — Eh bien, tant pis, j'irai se... Avec Barbara. Je vous amènerai Ba... capitaine. Sa réputation n'est pas sans rep...

ais elle est si amusante. On ne peut pas avoir la fois la gaîté et la vertu. A tout à l'heure.

Elle sort. Un silence.

MITIA. — Il faut lui pardonner. Elle est erveuse...

VRONSKI. — Elle souffre.

MITIA. — C'est la première fois qu'elle me arle ainsi.

VRONSKI. — J'ai dû lui faire de la peine ans le vouloir.

MITIA. — Oui et elle aime son chagrin. *(Pour hanger la conversation :)* Tu sais que Makhoine vient de se faire battre ?

VRONSKI, *pensant à autre chose.* — Non ?

MITIA. — En grand steeple, par Kitouvitch...

VRONSKI. — Il part aussi, Kitouvitch ?

MITIA. — Oui, naturellement, depuis ta démission, il est passé colonel... *(Un silence.)* Tu regrettes ?

VRONSKI. — D'avoir quitté l'armée ?

MITIA. — Entre autres choses.

VRONSKI, *avec fermeté.* — Non, Mitia. Je ne regrette rien et je ne te ferai pas de confidences désabusées ni sur le régiment... ni sur ma famille, ni sur le reste. Je suis totalement satisfait de la vie que je mène et j'aime Anna de plus en plus. La seule chose qui pourrait m'attrister, c'est ton départ.

MITIA, *après un silence.* — Rien ne t'empêcherait de venir me rejoindre, je suppose ? *(Un silence.)* J'ai vu le général... Tout peut encore s'arranger et, en supposant que tu partes avec moi, c'est une supposition, on oublierait ta démission et on te redonnerait ton grade, juste pour attendre d'être nommé colonel !

VRONSKI. — Non, c'est fini, tout ça, maintenant ! Pour moi, c'est fini.

MITIA. — Je ne veux pas jouer les anges gardiens, mais crois-moi, la femme est une grande pierre d'achoppement dans la carrière d'un homme. Ou alors le seul moyen de goûter les joies de l'amour sans qu'il devienne une entrave, c'est de se marier. Comment t'expliquer ça ?... Oui, voilà... On ne peut pas à la fois, porter un poids très lourd et faire quelque chose de ses mains, n'est-ce pas ? Mais si on s'attache ce poids sur le dos !... Hop... *(Il se tape dans les mains.)* Eh bien, c'est le mariage. C'est ce que j'ai compris une fois marié : brusquement, j'ai eu les mains libres...

VRONSKI. — Tu n'as jamais aimé.

MITIA. — Si tu veux ! Mais rappelle-toi que les femmes sont plus matérialistes que les hommes. Nous faisons de l'amour quelque chose d'immense ; elles, elles sont toujours un peu plus terre à terre. Même celle-ci, avec son regard d'ange, elle n'a pas fini de te compliquer la vie.

ANNOUCHKA, *entrant.* — Madame vous attend, Dimitri Pavlovitch.

MITIA. — A moi non plus, d'ailleurs ! Alors, tu t'habilles ?

VRONSKI, *assez sèchement.* — Non, je ne sors pas.

MITIA. — Moi, j'ai promis, je dois y aller. Si tu changes d'avis, viens à l'orchestre, prends le fauteuil de Krassinki.

VRONSKI. — Non, j'ai à faire. Bonsoir. Je te conduirai à la gare.

Mitia sort. La lumière s'éteint.

A l'Opéra.

Dans l'obscurité on entend des applaudissements enthousiastes et prolongés. La lumière se rallume.

Dans une loge, cinq ou six personnages, dont Betsy, la comtesse et Touchkiévitch, entendent un récitatif dans l'attitude des gens du monde qui s'ennuient au spectacle. Seul, M. Kartassoff écoute avec intérêt.

Fin du récitatif. Applaudissements chaleureux, acclamations ; les occupants de la loge tapent dans leurs mains gantées avec juste assez de politesse ; on entend la reprise du chant. Touchkiévitch bâille, M. Kartassoff se recueille. Betsy promène sa lorgnette dans la salle d'un air ennuyé.

Tout à coup, elle marque une vive surprise, règle ses verres, regarde attentivement, puis murmure quelque chose à l'oreille de sa voisine. Celle-ci dirige ses jumelles dans la même direction, et transmet l'étonnante nouvelle à sa voisine également. Peu à peu, toutes les lorgnettes de la loge se fixent au même endroit. On se parle, on se penche les uns vers les autres, sauf naturellement, M. Kartassoff. La chose en question se déplace car toutes les jumelles décrivent la même courbe. Ensuite, dans un excellent ensemble elles quittent les yeux des spectateurs qui se regardent avec stupéfaction, puis la porte de la loge voisine s'ouvre et Anna paraît. Elle entre pour y retrouver Mitia et Barbara, jeune personne très voyante. Toute la loge de la comtesse tourne ostensiblement la tête ailleurs.

Mitia salue Betsy d'une petite inclinaison, mais celle-ci ne répond pas à son salut. Anna reste très souriante et s'évente avec grâce. Enfin la comtesse se lève et dit à haute voix :

LA COMTESSE. — Allons dans votre loge, Touchkiévitch, je n'aime pas le voisinage de la mienne !

...avec un tel éclat que quelques « chuts » se font entendre. Touchkiévitch met son manteau de fourrure sur les épaules de la comtesse qui sort, outrée. Son voisin la suit, pendant que tous les autres occupants se sont levés et qu'ils sortent avec dignité, sauf M. Kartassoff de plus en plus passionné et qui n'a rien vu.

Anna se fige un peu. Mitia est ennuyé, Barbara sourit aux anges.

A ce moment, Vronski entre, s'assied derrière Anna, écoute une seconde les chants, regarde Anna et s'aperçoit qu'elle pleure. Il lui demande quelque chose,

Anna ne répond pas, et se couvre les yeux avec la main. Mitia se penche à l'oreille de Vronski et l'on devine qu'il lui raconte l'incident car il montre la loge désertée.

Vronski se lève, Mitia le retient et le force à se rasseoir. Vronski dit quelque chose nerveusement à Anna qui se retourne, le regarde un instant, puis se lève et sort. Vronski hésite, se lève et sort à son tour. Mitia et Barbara en font autant.

M. Kartassoff applaudit avec frénésie la fin d'un duo et, se retournant avec enthousiasme, constate, étonné, qu'il est tout seul. Les applaudissements se prolongent.

Un couloir à l'Opéra.

La lumière s'éteint et se rallume découvrant un grand rideau rouge entr'ouvert au centre. Les loges ont disparu. On voit circuler des spectateurs. A l'avant-plan, deux gardes du Régiment Impérial resteront rigoureusement immobiles, sabre au clair, pendant les scènes qui vont suivre. M. Kartassoff entre en courant.

Mme KARTASSOFF, *entrant derrière lui.* — Igor !

KARTASSOFF. — Ah, Sonia ! vous êtes là !

Mme KARTASSOFF. — Vous ne savez donc pas que c'est déshonorant de saluer cette femme ?

LA COMTESSE LYDIE. — Non seulement c'est déshonorant, mais c'est une insulte pour nous, madame.

Mme KARTASSOFF. — Faites appeler la voiture. Je ne resterai pas un instant de plus ici.

Ils sortent.

BETSY, *entrant au bras de Touchkiévitch.* — C'était fatal. Aussi, pourquoi est-elle venue ?

TOUCHKIEVITCH. — Elle ne manque pas de courage.

BETSY. — C'est une femme, mon cher. Pauvre Anna !

TOUCHKIEVITCH. — Pauvre Vronski, vous voulez dire !

Ils sortent.

L'AMBASSADEUR, *entrant avec Kédrov.* — Vous savez qu'à propos des Karénine, le Tzar s'est prononcé ?

KÉDROV. — Non ?

L'AMBASSADEUR. — Si, il est contre ! Nettement contre !

KÉDROV. — Mon Dieu... contre quoi ?

L'AMBASSADEUR. — Je ne sais pas, mais il est contre !

KÉDROV. — Sans hésiter... Allons-nous en.

Il sort, suivi de l'Ambassadeur.

STIVA, *entrant avec Karénine.* — Le moment n'est pas très bien choisi, Alexis, mais comme je ne peux pas arriver à te joindre et que tu refuses de me recevoir, je te parlerai d'Anna ici, que tu le veuilles ou non.

KARÉNINE, *sans le regarder.* — Qu'y a-t-il encore ?

STIVA. — Son chagrin est horrible, Alexis !

KARÉNINE. — La vie d'Anna Arcadievna saurait m'intéresser en aucun cas.

STIVA. — Comme tu voudras, mais moi, à te dire que tu n'as pas le droit de la chas quand elle vient voir son enfant, après séparation de plusieurs mois.

KARÉNINE. — Ce n'est pas moi qui lui conseillé de partir en voyage.

STIVA. — Regarde-toi dans une glace, Alex consulte ta conscience et demande-toi si tu un honnête homme, si tu n'exerces pas la p basse, la plus vile des vengeances, seulem parce que tu as cessé de plaire à ta femme. t'en vas pas, ou je te frappe au visage.

KARÉNINE. — Je vous le déconseille.

STIVA. — Ecoute-moi bien ! Quand vous vo êtes séparés, tu as été d'une grande ouvertu d'esprit, tu ne subissais pas encore certai influences. Tu lui as tout accordé à l'époqu la liberté, le divorce, le droit de voir s enfant. C'est elle qui n'a pas voulu abuser ta générosité. Elle a refusé tout compromis grandeur d'âme. *(Karénine ricane.)* Par gr deur d'âme... A ce moment-là, Alexis, tu agiss en homme de cœur, en chrétien, puisq paraît que tu en es un. Aujourd'hui, Anna peut pas vivre sans son fils et tu ne répon pas à ses lettres, elle vient le voir et tu la jet à la porte, tes amis l'insultent publiqueme Tout cela est abject ; tu lui rendras Serge, je te tuerai à coups de sabre sans me réclam de la loi, ni de Dieu ni de la morale ! P rien... Simplement parce que tu me dégoût

KARÉNINE. — J'avais déjà remarqué à q point votre famille a le goût de l'exhibition du scandale ! Ceci dit, je suis à votre dis sition... et peu importe lequel de nous d tuera l'autre ; mes précautions sont prises je n'ai même pas eu à consulter ma conscie pour préserver Serge du contact d'une m indigne. Je l'ai mis en lieu sûr. Quant divorce, tant que je croirai qu'il y a un Di je n'accepterai pas de violer la loi chrétien C'est une résolution qu'un libre penseur tel vous peut difficilement concevoir, mais p moi, elle est irrévocable. L'entretien terminé, mes témoins seront chez vous d une heure.

La lumière s'éteint brusquement. Bruit marteaux tapant sur les boggies.

UNE VOIX, *dans l'obscurité.* — Anna... An *(On entend une porte qui claque.)* ...Ann *(Un silence, puis, de plus loin :)* Anna K nine... *(De très loin :)* Anna...

LA VOIX D'ANNA, *tout près de nous.* — M Dieu ! Pourquoi, pourquoi ? Tout est fi *(Puis un long cri sourd.)* Ah !...

Chez Vronski.

La lumière s'allume. Anna est étendue le sofa, couchée sur le dos, la renversée, les cheveux pendants jusq sol. Vronski entre en courant.

VRONSKI. — Qu'est-ce qu'il y a ? A qu'est-ce que tu as ?

ANNA, *ouvrant les yeux.* — Qui est là ?

VRONSKI. — Anna, c'est moi, mon amour ! Pourquoi as-tu crié ?

ANNA. — C'est toi, où étais-tu ?

VRONSKI. — En bas ! Je déposais mes valises et je t'ai entendu crier.

ANNA. — Serre-moi contre toi, fort... plus fort... Serre !

VRONSKI. — Mon amour !

ANNA. — J'ai eu si peur !

VRONSKI. — Peur de quoi ?

ANNA. — Je viens de nouveau de faire ce rêve. Tu sais, toujours le même.

VRONSKI. — Oui...

ANNA. — Je lisais et, en lisant, je me suis endormie et, de nouveau il est revenu avec ses yeux rouges, sa barbe sale et il fouillait dans son sac, son horrible sac. Il était plus haut... au-dessus de moi, il... Ah, c'est affreux !

VRONSKI. — C'est fini, ma chérie, c'est fini, je suis là !

ANNA, *tristement.* — Oui... C'est ta faute... tu me laisses tout le temps seule... Pourquoi es-tu resté si longtemps à Moscou ? Tu restes de plus en plus longtemps. Qu'est-ce que tu vas y faire ?

VRONSKI. — Tu sais que la vente d'une forêt est une corvée interminable.

ANNA. — Ce n'est pas une femme que tu vas voir ?

VRONSKI. — Anna !

ANNA. — Tu ne me le dirais pas ! Ça pourrait être Thérèse ou Kitty, par exemple.

VRONSKI. — Mais, voyons, Kitty n'est même pas à Moscou.

ANNA, *avec méfiance.* — Comment le sais-tu ?

VRONSKI. — J'ai rencontré Koznitchev.

ANNA. — Pourquoi ? Tu lui as demandé de ses nouvelles ?

VRONSKI. — Ce serait absurde ! Koznitchev est...

ANNA. — Je ne vois pas, alors, pourquoi il a éprouvé le besoin de te parler de Kitty, il sait que j'existe, non ?

VRONSKI. — Je ne te répondrai pas .

ANNA, *agressivement.* — Pourquoi t'a-t-il parlé d'elle ? Pourquoi ? Aie le courage de le dire.

VRONSKI, *essayant de se contenir.* — Je ne sais pas, Anna, je ne sais pas et si je le savais, je n'aurais pas à te le dire, parce que ta question est une offense et que rien ne te permet de douter de moi.

ANNA, *brusquement.* — Oui, laisse-moi ! Je suis odieuse. Je suis folle. Quitte-moi... reprends ta liberté... reprends-la...

VRONSKI, *touché.* — Qu'est-ce que tu as ?

ANNA, *elle pleure.* — Je ne sais pas ! Les nerfs... la solitude... je crois que je deviens folle.

VRONSKI, *avec beaucoup de gentillesse.* — Calme-toi ! Tu vas te rendre malade.

ANNA, *en s'essuyant les yeux.* — Je te demande pardon. C'est stupide. Raconte-moi ton voyage.

VRONSKI, *s'efforçant à la détente.* — Eh bien, il ne s'est rien passé d'extraordinaire. J'ai signé les actes de vente pour les bois. J'ai commandé des instruments scientifiques pour la Fondation.

ANNA. — Et le soir ?

VRONSKI. — Le soir ?

ANNA. — Où es-tu allé ? *(Elle sourit tristement.)* Même si je n'ai pas le droit de savoir, ça me ferait plaisir que tu me le dises. La vie est si triste ici. Tu aurais raison de te distraire.

VRONSKI, *en souriant, mais avec un léger agacement.* — Je ne suis pas allé à Moscou pour me distraire et tu le sais parfaitement. Tu veux absolument donner un sens particulier à ce voyage.

ANNA, *simplement.* — Non... je ne devrais pas te le dire, mais j'ai peur qu'un soir tu ne reviennes pas.

VRONSKI, *touché et très tendrement.* — Folle que tu es !

Il lui donne un baiser.

ANNA. — Partons ! Ne restons pas ici ! J'ai peur...

VRONSKI. — Où veux-tu aller, mon amour ?

ANNA, *angoissée.* — Je ne sais pas, mais ne restons plus ici.

VRONSKI, *docilement.* — Bon ! Il n'est pas question de Pétersbourg, naturellement, ni d'Obiralovka... ma mère y est ! Elle ferait des difficultés pour nous recevoir et elle est trop âgée pour que je puisse lui en vouloir.

ANNA, *fermée.* — C'est bien mon avis.

VRONSKI. — Il y a une chose à faire : nous pourrions retourner en Italie... Les travaux sont commencés, maintenant... tout est décidé. Je n'aurai plus rien à faire à l'hôpital avant six mois.

ANNA, *elle regarde devant elle avec une expression douloureuse.* — Oui...

VRONSKI. — Nous irons à Naples ou à Venise. Tu te rappelles ? Tu étais gaie, sans inquiétudes.

ANNA, *lentement.* — Oui, mais... je ne peux pas, je ne peux pas y aller, c'est trop loin. Qui me donnera de ses nouvelles, qui me dira s'il est malade ?

VRONSKI. — Nous demanderons à Stiva de nous écrire.

ANNA. — Sitva ne peut plus voir Serge non plus, maintenant, tu sais bien !

VRONSKI, *un peu plus nerveusement.* — Alors, que veux-tu faire ?

ANNA. — Je ne sais pas... je ne sais plus ! Si je m'éloigne de Serge, je ne le retrouverai plus jamais. C'est cela que signifie mon rêve.

VRONSKI, *un peu agacé.* — Ah, ne sois pas si impressionnable !

ANNA, *à mi-voix.* — Voilà où nous en sommes !

VRONSKI, *après un silence et prenant le livre sur le sofa.* — « La poésie des enfers » !... Quel titre ! Voilà pourquoi tu fais de mauvais rêves...

ANNA, *se cachant la figure.* — Ne te moque pas de moi !

VRONSKI. — Je crois que c'est la seule chose à faire, Anna. C'est toi qui te rends malheureuse. Quand je ne suis pas là, tu t'inventes des

chagrins et quand je te retrouve, tu es persuadée que c'est moi qui te les apporte.

ANNA. — Alors, laisse-moi moins souvent seule.

VRONSKI, *nerveusement.* — Mais puisque je suis obligé de... Ah, nous tournons en rond !...

Silence.

ANNA, *presque froidement.* — Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

VRONSKI. — Anna !

ANNA. — Tu m'aimes... comme avant ?

VRONSKI. — Avant quoi ?

ANNA. — Je ne sais pas... avant que tu m'abandonnes tous les jours un peu plus !

VRONSKI. — Ecoute, Anna, je vais dans ma chambre et quand tu seras plus calme, tu m'enverras chercher.

Il fait un mouvement pour sortir.

ANNA, *criant presque.* — Alexis !...

VRONSKI, *il revient, puis sérieusement.* — Il faut être moins versatile... moins sur tes gardes, mon amour ! Laisse-moi aller et venir sans me surveiller comme si j'étais un criminel, sinon...

ANNA, *hautaine.* — Sinon ? *(Vronski la regarde et ne réplique pas.)* C'est une menace ?

VRONSKI, *froidement.* — Un avertissement, tout au plus.

ANNA. — Et tu as à m'avertir de quoi : de ton abandon définitif ? Il faut que je me soumette, que j'accepte tous tes caprices, toutes tes humiliations... sinon... Il y a un sinon... Sinon quoi ? Tu m'abandonneras... Sans mari... Sans enfant... Sans amis... Rejetée par tout le monde... Seule comme toujours, atrocement seule... C'est cela n'est-ce pas ?

Elle pleure. Il s'approche d'elle encore une fois, car il ne peut pas supporter ses larmes et dès qu'elle pleure, il est bouleversé.

VRONSKI, *il lui caresse les cheveux.* — Quand veux-tu que nous partions et où veux-tu aller ?

ANNA, *fermée.* — Je ne veux plus rien. Je voudrais être morte...

Vronski va dire quelque chose, puis il se contient et va enlever son pardessus. Il tire quelques papiers de sa poche et les jette sur la table. Anna pleure tout doucement. Vronski s'assied et la regarde.

VRONSKI. — Mes sentiments n'ont pas changé et tu le sais, Anna ! Seulement, il devient de plus en plus difficile de vivre comme nous le faisons. Rien n'y résisterait. N'ajoutons pas l'aigreur à tant de misère. Tu ne veux pas ?

ANNA, *faisant un réel effort pour se ressaisir.* — Essayons !

VRONSKI. — A la bonne heure !

ANNA, *après un léger temps.* — Puisque nous n'avons rien décidé... veux-tu que nous allions à Moscou ?

VRONSKI. — A Moscou ?

ANNA. — Oui, tout vaudra mieux que cette prison. Nous ferons suivre les chevaux. Nous pourrions partir après-demain.

VRONSKI. — Oui... Ah non, attends, après-demain, c'est dimanche et il faut que je pa chez ma mère... plutôt lundi.

ANNA. — Tu ne peux pas y aller demain

VRONSKI. — Non.

ANNA. — Pourquoi ?

VRONSKI. — Elle doit me remettre de l'arg et une procuration et demain elle ne sera établie.

ANNA. — Tu te la feras envoyer là-bas !

VRONSKI. — Pour l'argent, c'est difficile il s'agit d'une pièce importante, dangereus perdre...

ANNA. — Ecoute, mon amour, je t'en prie, n'est pas un caprice, mais nous ne pouv plus rester ici ! Crois-moi, c'est un press timent. *(Pressante :)* Partons, je te demande !

VRONSKI, *perplexe.* — Franchement, m'ennuie pour ma mère.

ANNA. — Tiens, voilà une des choses qui chagrinent en toi ! Tu fais passer le point vue du premier venu avant le mien.

VRONSKI. — Il ne s'agit pas du premier ve il s'agit de ma mère.

ANNA. — Je souhaiterais qu'elle ait à no égard autant de délicatesse.

VRONSKI. — Pourquoi dis-tu ça ?

ANNA. — Comme si tu ne savais pas qu' me déteste. Elle dit partout que je me s perdue et que j'ai fait le malheur de d hommes remarquables, le tien et celui Karénine.

VRONSKI. — Ce sont des ragots. Ma mère incapable de donner son opinion sur toi public.

ANNA, *blessée.* — Pourquoi ? Elle m'en j indigne ?

VRONSKI. — Je ne dis pas ça, Anna.

ANNA. — En tous cas, je ne partirai pas jour plus tard que dimanche.

VRONSKI. — Mais enfin, ça n'a pas de sen

ANNA. — Je suis désolée d'apporter à mère une nouvelle contrariété, mais elle de se passer aussi du plaisir de te parler Mlle Sorokhine.

VRONSKI. — Comment ?

ANNA. — Tu sais très bien ce que je v dire. Elle est persuadée que c'est la femme q te faut. C'est pour ça qu'elle l'attire chez e qu'elle favorise vos entrevues... Voilà ce fait cette mère admirable, elle ruine n amour !

VRONSKI. — Tu es folle !

ANNA. — C'est chez elle que tu vas qua tu me laisses pour partir en voyage, elle pousse dans les bras de Tania Sorokhine et voudrais que je la bénisse !

VRONSKI. — Tais-toi, Anna, je ne te perm pas de parler ainsi de ma mère !

ANNA. — Mais tu n'aimes pas ta mère ! sont des phrases. Tu te mens à toi-même com toujours. Et puisque tu ne m'aimes plus serait plus honnête de me le dire.

VRONSKI. — J'ai accepté beaucoup de cho Anna, mais celle-ci sera la dernière.

ANNA, *indignée.* — Qu'entendez-vous par

VRONSKI, *durement.* — Et vous, ou voulez-us en venir exactement ?

ANNA. — Où je veux en venir ? Rassurez-us, c'est tout à fait secondaire, je voulais être mée et je ne le suis pas, donc, tout est fini...

Elle va rapidement vers la porte.

VRONSKI. — Tout est fini, soit ! *(Il la retient ut à coup par la main.)* Anna, pour l'amour ciel, qu'est-ce qu'il y a ? J'ai dit qu'il fallait culer notre départ d'un jour et tu m'as pondu que je mentais...

ANNA. — Oui, vous mentiez, vous mentiez, mme toujours...

VRONSKI. — Ne crie pas ! Je t'en supplie, on amour, ne crie pas. Nous ne pensons pas mot de ce que nous disons, tous les deux...

ANNA, *obstinément.* — Si, moi, je le pense... otre cœur est à l'autre...

VRONSKI, *faisant un effort sur lui-même pour calmer tout à fait.* — Ma petite fille, ma tit Annouchka... nous allons partir demain et me ferai envoyer les papiers à Moscou.

ANNA. — Je ne partirai pas... Je ne partirai us... Laissez-moi...

VRONSKI. — Je t'en supplie.

ANNA. — Allez supplier Mlle Sorokhine.

VRONSKI, *dans une brusque colère.* — Vous es une misérable folle !

ANNA, *blême.* — Vous vous en repentirez ! vous jure que vous vous en repentirez.

Elle sort brusquement. Vronski reste un long moment immobile, puis il fait quelques pas pour aller chercher Anna. Il s'arrête, hésite, finalement, se dirige vers l'autre porte et sort. On entend les grelots d'une voiture.

ANNA, *revenant en courant.* — Annouchka... nnouchka...

UN DOMESTIQUE, *entrant.* — Madame a pelé ?

ANNA. — Informez-vous de l'endroit où est lé Monsieur.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur le comte est lé à la gare, madame. Il m'a prié de vous dire ie si vous désiriez sortir, la calèche allait venir tout de suite.

ANNA. — Alors, allez à la gare ! Dites à onsieur que je l'attends. Qu'il revienne vite... ès vite... que je le prie de revenir.

LE DOMESTIQUE. — J'y serai avant lui, adame.

Il sort.

ANNA. — Et s'il ne revenait pas ? Il ne viendra pas, il ne reviendra jamais. Il m'a pandonnée ! S'il m'aimait, il ne serait pas arti. Il est avec elle, maintenant ! Elle lui arle de moi, elle rit, elle dit : « Votre aîtresse... Ta maîtresse »... Il lui met la main r la bouche... Elle... Ah ! quelle infâmie... t-ce que je deviens folle ?... Le voilà ! *(Mais est Annouchka qui entre. Anna désespérée, retourne contre le mur.)* Annouchka, t'est-ce que je dois faire ?

ANNOUCHKA. — Pourquoi vous tourmenter tellement pour une petite dispute ? Ce sont des choses qui arrivent, madame.

ANNA, *comme un enfant.* — Oui.

ANNOUCHKA. — Vous restez toujours enfermée... toute seule ! Ce n'est pas bon.

ANNA. — Je sais bien.

ANNOUCHKA. — A force de penser aux mêmes choses, on ne voit plus clair... Prenez la voiture, madame, sortez, ça vous changera les idées.

ANNA, *docilement.* — Oui... C'est cela ! Tu as raison. Je vais sortir. Je vais marcher dans la rue.

La lumière s'éteint. Un chœur grave monte dans la nuit. Un train siffle longuement...

La gare.

La lumière s'allume. La gare réapparait, mais la cabane n'est plus là. La morte, le jeune moujik et le chirurgien ont disparu. C'est la nuit. La lune s'est levée. Une belle nuit d'été. Ciel pur sans un nuage. Sur le quai, les bancs, les marches des escaliers qui conduisent aux passerelles, des voyageurs, des paysans, sont étendus et dorment. Ça et là, les feux qu'ils avaient allumés et qui sont éteints maintenant, fument encore et les fumées montent, droites, dans l'air immobile. Les femmes qui n'ont pas pu trouver une place pour s'étendre, dorment assises, la tête entre les mains. Au loin brillent les signaux verts et mauves. On entend toujours le chœur des paysans.

ANNA, *assise sur la plus haute passerelle d'où elle domine la voie et les dormeurs.* — Je l'ai supplié de me pardonner. J'ai pris les torts sur moi. Pourquoi ? Est-ce que je ne peux pas vivre sans lui ? *(Les cloches d'une église sonnent non loin de la gare.)* Pourquoi ces églises... ces cloches... ces mensonges ? Ils font mentir Dieu aussi. Pourquoi ? Uniquement pour cacher que nous nous haïssons tous les uns les autres, comme des cochers qui s'injurient.

VASSIA, *il est appuyé contre un des piliers qui soutiennent la passerelle. Il a les bras croisés, mais ses yeux sont ouverts et il regarde droit devant lui. On le distingue à peine d'entre les dormeurs.* — Elle se souvint que longtemps auparavant... alors qu'elle n'avait que seize ans, elle s'était rendue avec sa tante au monastère de la Trinité... perdu dans la campagne.

ANNA. — Nous y sommes allés en voiture... Etait-ce bien moi avec ces mains rouges ? Tout me semblait alors merveilleux et inaccessible, tout ce qui, maintenant, m'écœure. Ce sont les rêves de cette époque, que je ne pourrai plus jamais retrouver. Il m'humilie et c'est moi qui lui demande de me pardonner. Quel triomphe pour lui !... Ah ! Tout est abject !... Nous n'avons pas atteint non plus ce plaisir dont nous espérions tant. Que cherchait-il en moi ? Pas tant l'amour que la satisfaction de sa vanité ! Il était fier de sa victoire. Il m'a pris tout ce qu'il a pu et si je le quitte il en sera heureux au fond de lui-même...

VASSIA. — Elle ne se trompait pas. Elle le voyait clairement dans cette lumière révélatrice qui lui découvrait en ce moment le sens de la vie et des rapports humains.

ANNA. — Mon amour est de plus en plus passionné tandis que le sien se calme de jour en jour. Voilà pourquoi nous nous éloignons l'un de l'autre. Il n'y a pas de remède ! C'est la vie-même qui nous sépare, je fais son malheur, il fait le mien... Et Serge ? Je disais que je l'aimais, je me suis attendrie sur mes propres sentiments... Et pourtant, j'ai vécu sans lui. Je l'ai échangé contre un autre amour et je ne me suis pas plainte de l'échange, tant que cet autre amour m'a satisfaite.

VASSIA. — L'espoir et le désespoir venaient l'un après l'autre raviver sa souffrance. C'était une torture de l'aimer et de le haïr ainsi tout à la fois... et les battements de son cœur l'épouvantaient...

UNE PAYSANNE, *elle rêve à voix haute, étendue sur les marches.* — C'est Catherine qui les a, ma tante...

UN VOYAGEUR, *même jeu.* — La raison a été donnée à l'homme pour se délivrer de ce qui l'inquiète ! Prenons un exemple...

ANNA. — Se délivrer de ce qui l'inquiète ? Oui, j'éprouve une grande inquiétude et la raison m'a été donnée pour m'en délivrer... Il faut donc que je m'en délivre... *(Passe un porteur. Elle hésite, puis l'arrête.)* Pardon... Vous n'auriez pas vu le cocher du comte Vronski ?

LE PORTEUR, *réfléchissant.* — Le comte Vronski ? Attendez donc... Je crois bien qu'on est venu tout à l'heure de chez lui, pour prendre la princesse Sorokhine et sa fille au train de sept heures... Comment est-il ce cocher ?

ANNA, *son cœur se met à battre.* — Le voilà, le voilà...

LE DOMESTIQUE DE VRONSKI, *il s'approche en souriant.* — Ah ! j'ai une commission pour vous, madame, de la part de M. le comte. C'est la réponse à votre message... J'ai fini par trouver Monsieur... Il m'a dit : « Vois si Madame n'est pas à la gare ou sur le chemin. »... « Bien », j'ai dit... Et j'ai vu... pas trop mal, n'est-ce pas ?

ANNA, *avec une joie anxieuse.* — Oui...

LE DOMESTIQUE. — « Dis à Madame que je regrette beaucoup », qu'il a dit... « mais que maintenant, j'ai arrangé ma soirée et que je ne rentrerai pas avant dix heures... »

ANNA, *elle a un mauvais sourire.* — C bien, tu peux t'en aller.

Le domestique s'en va.

UN DORMEUR, *il parle en rêve.* — En p soleil...

UNE DORMEUSE, *en rêve.* — Elles sont vra hein, ces perles ?...

ANNA. — C'est ça... c'est fini... je le sava

De l'ombre surgit un vieux mendiant yeux rouges et à la barbe sale. Il t un sac à la main et est, en tous poi conforme au personnage qu'Anna a vu dans son rêve. Il tend son sac Anna et remue les lèvres, mais au son n'en sort. On entend alors au la voix de Vronski qui redit les m de leur première rencontre.

VOIX DE VRONSKI. — ...Et vous saurez qu vous aime... et que je suis là, avec i immense, mon terrible amour...

ANNA. — Mon Dieu, où vais-je aller ?

VASSIA. — Un train de marchandises ap chait... *(On l'entend.)* Soudain, elle se sou de l'homme qu'elle avait vu écrasé dans gare...

UNE VOIX. — Quelle mort affreuse ! On qu'il a été coupé en deux...

UNE AUTRE VOIX. — Au contraire, c'es mort la plus douce, elle a été instantanée...

VASSIA. — Et elle comprit ce qui lui re à faire...

On entend le train qui approche. Ann lève. Une musique ample et solenn semble venir de l'horizon. Sans qu le train des yeux, Anna marche le ment jusqu'au bord de la passerelle. a les yeux pleins de larmes. Elle l tomber son sac rouge. Elle se s lentement. Le train est tout proch musique grandit. Anna fait encore pas en avant, et saute dans le v Le sifflet de la locomotive déchire une fumée abondante enveloppe la sc La lumière s'éteint brusquement. Qu elle se rallume, Anna est étendue m sur la voie quatre. Les dormeurs n pas bougé.

VASSIA, *sa voix enfle et couvre la musiqu* Et la lumière qui, pour elle, avait éclair livre de la vie, avec ses angoisses, ses trahi et ses tourments... brilla d'un éclat plus vacilla... pâlit... et s'éteignit pour toujours.

RIDEAU

Karénine. Anna.

Le domestique. Stiva. Karénine.

KARÉNINE. — *Vous ne le reverrez jamais!* (IX[e] TABLEAU.)

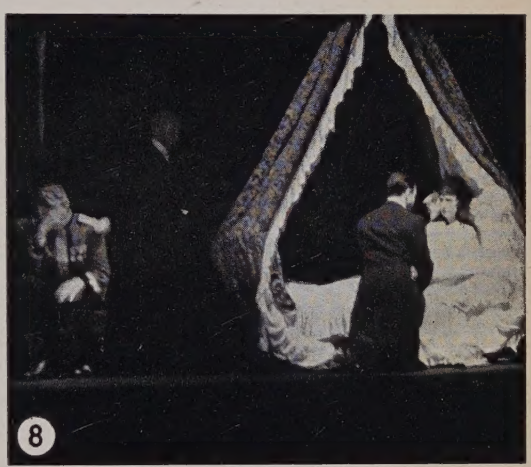
STIVA. — *On apporte cette dépêche pour toi, Alexis.* (X[e] TABLEAU.)

ANNA. — *Donne-lui la main... Pardonne-lui...* (XI[e] TABLEAU.)

ANNA dans la chambre de Serge. — XIV[e] TABLEAU.)

A l'Opéra, ANNA, au bras de Mitia, passe devant la loge où se trouvent M. Kartassof, la comtesse, Betsy, Touchkiévitch, M[me] Kartassof et le prince Kédrov. (XV[e] TABLEAU.)

(*Photographies Lido*)



Vronski. Karénine. Anna.

NOV 2 0 1952

"ANNA KARÉNINE" DEVANT LA CRITIQ

Avec son adaptation d'*Anna Karénine*, Raymond Rouleau vient de réaliser, en compagnie de Lila de Nobili, un éblouissant concerto pour metteur en scène et décoratrice, avec accompagnement d'acteurs. Jamais, je pense, on n'a réalisé plus savante orchestration d'illusions visuelles et sonores, dans une sorte de symphonie crépusculaire dont le charme un peu morbide demeure cependant incontestable. Tous les records de virtuosité sont dépassés : praticables, décors, meubles, corps humains réussissent, tour à tour, à perdre épaisseur, densité et, même, dessin, à imiter en personne ce qu'un « fondu » de cinéma aurait pu faire d'eux. Chef-d'œuvre de trompe-l'œil à rebours et qui nous faisait, un peu enfantinement, battre des mains à chaque fois qu'un tableau surgissait d'un autre comme la vague surgit d'une autre vague.

Parmi ces volutes mouvantes, s'est déroulé pour nous, en une succession de brèves séquences, le destin de la romanesque Anna Karénine que vous connaissez tous : belle, riche, mariée à un homme considérable qui n'a pas su la rendre heureuse, conquise par un brillant officier, tourmentée par la tyrannie jalouse et vindicative de son mari, fuyant le foyer conjugal pour vivre un grand amour illégitime qui se dégrade progressivement dans l'usure quotidienne et, finalement, se jetant sous un train... Balzac, Maupassant, Bourget, sans compter Flaubert, Ibsen et mille autres depuis eux, ont traité la même histoire, à peu de chose près. Tolstoï l'a enrichie d'une tendre pitié et de cette fameuse étrangeté slave dont on fut si friand vers 1890.

Les différents épisodes sont adroitement évoqués par Rouleau ; ils se précisent parmi les voiles et les clairs-obscurs comme des thèmes musicaux qui remontent à la mémoire, d'autant plus évocateurs, je pense, qu'on a mieux connu et mieux aimé le roman lui-même.

Dussane, dans *Samedi-Soir*.

Ce qu'il faut dire surtout, c'est qu'*Anna Karénine* est un spectacle prodigieux, un spectacle qui nous montre toutes les possibilités du travail du plateau dans un accomplissement éblouissant. On pouvait déjà deviner, on est sûr aujourd'hui, que Mme Lila de Nobili est un des grands décorateurs de l'époque et qu'elle a réalisé avec Raymond Rouleau le miracle de l'alliance profonde des styles. L'utilisation extraordinairement hardie des grands « transparents » de tulle — ils forment le « principal » immatériel et pourtant présent d'un décor sur lequel viennent se placer des éléments mobiles d'une rare somptuosité de matière et d'éclairage — donne à l'espace scénique une épaisseur inaccoutumée et aux personnages, selon leurs évolutions, plusieurs degrés de réalité, comme s'ils s'effaçaient en s'éloignant et ne prenaient qu'au premier plan toute la netteté de leur contour. Un grand praticable fixe, au fond, supporte les allées et venues des invités et des valets dans la scène du bal, la loge des spectateurs dans la scène de l'Opéra, et il est aussi le pont d'où se jettera Anna Karénine. Les tulles sont peints de grands motifs architecturaux à demi visibles, que la lumière seule semble éveiller dans les profondeurs de l'impalpable.

Une telle beauté décorative a été rarement égalée sur une scène de théâtre. La perfection de la technique n'y est pas utilisée pour une reconstitution réaliste (la gare n'est suggérée que par quelques feux multicolores et les rumeurs du trafic, l'Opéra est une loge lumineuse suspendue dans le rêve), mais pour l'invention poétique, autant que *spectacle*, cette *Karénine* est un grand nement.

Quant à la « mise en sc proprement dite, on sait Raymond Rouleau porte e domaine plus loin qu'a metteur en scène vivan souci du rythme dramatiqu ton juste, de la rigueur mouvements.

Thierry Maulnie dans *Combat*.

D'une façon générale, l'*A Karénine* de Roulea l'efficacité, non dé gnable, d'une vulgarisation On n'y relèverait, par rap à Tolstoï, aucune infidélité quante, mais seulement, co il est permis, surtout de une œuvre aussi riche, choix. Le personnage d'A Karénine, le mari d'Ann particulièrement sollicité leau, et, dans l'interpréta humaine et très émouvant Gérard Oury, il attire une pathie qui équivaut à une r ture de l'œuvre originale on a été accoutumé (avec que raison) à l'y trouver m forte. Qui provoque aussi relative éclipse du person de Vronski (amant et mari comme soumis à la loi du vo et du gendarme). Le jeu, peu simple, d'Yves Vincent pas fait, en outre, pou remettre très en lumière.

Françoise Lugagne app remarquablement à Anna K nine cet air d'oiseau blessé fut certainement le sien et là distingue profondément la forte, égocentrique, org leuse Madame Bovary. Elle ce qu'elle était : attachante peut lui reprocher évidemm un certain manque de sance : le théâtre est fai telle manière que la discré même doit s'y exprimer indiscrétion...

Marc Beigbeder, dans *Le Parisien Libé*

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur Georges Oul

Imprimerie Moullot - Marseille — Dépôt légal 4me trimestre 1952